

Enfin il y a huit jours, je l'ai été voir; je l'ai instruit de l'amour d'Ernest pour mademoiselle Camille, en le pressant d'accomplir son mandat, puisque le jeune comte est majeur...

Il me demanda quinze jours pour me donner une réponse. Hier, il m'a dit que cette alliance lui convenait, et que le jour où elle aurait lieu il constituerait à Ernest un majorat de cent mille livres de rente... Mais que de choses j'ai apprises sur Gobseck!... C'est un homme qui s'était amusé à faire de la vertu, comme il faisait jadis l'usure, avec une perspicacité, un tact, une sécurité de jugement inimaginables. Il méprise les hommes parce qu'il lit dans leurs âmes comme dans un livre, et se plat à leur verser le bien et le mal tout à tour. C'est un dieu, c'est un démon; mais plus souvent démon que dieu.

Autrefois, je voyais en lui le pouvoir de l'or personnifié... Eh bien, maintenant, il est pour moi comme une image fantastique du DESTIN.

— Pourquoi vous êtes-vous donc tant intéressé à moi et à Ernest? lui dis-je hier.

— Parce que vous et son père êtes les seuls hommes qui se soient jamais liés à moi.

— Eh bien, dit la vicomtesse, nous ferons nommer Gobseck baron, et nous verrons!...

— C'est tout vu! s'écria le vieux marquis en interrompant sa sœur pour faire croire qu'il n'avait pas dormi, et qu'il était au fait de l'histoire. C'est tout vu!...

BALZAC, Contes et Nouvelles,

tome I, entre Quarto Gallinas

Texte de l'édition originale

de 1830

## LE BAL DE SCEAUX



On une jeune fille, imbuë d'une noblesse archaïque, « écarte le roi de cœur ». Et, selon Félix Baccin, porte-plume de Balzac dans l'introduction de mai 1835 aux *Études de mœurs* au XIX<sup>e</sup> siècle, « un croquis plein de bonhomie, de sens et de malice [qui] apprend toute la restauration ».



Monsieur le comte de Fontaine, chef de l'une des plus anciennes familles du Poitou, avait servi la cause des Bourbonns avec intelligence et courage pendant les longues guerres que les Vendéens firent à la république. Ayant eu assez de bonheur pour échapper aux proscriptions, aux dangers de cette époque orageuse et salubre de l'histoire contemporaine, il disait galement qu'il faisait partie de ceux qui s'étaient tous fait tuer sur les marches du trône, car il avait été laissé parmi les morts à la sanglante journée des Quatre-Chemins.

Quoique ruiné par des confiscations, ce fidèle Vendéen refusa constamment de remplir les places lucratives qui lui furent offertes par l'empereur Napoléon. Invariable dans sa religion aristocratique, il en eut aveuglément suivi les maximes, quand il jugea convenable de se enoir une compagne. Au mépris des séductions dont l'entourait la famille d'un riche parvenu de la révolution, l'ex-comte épousa une jeune fille sans fortune, mais qui appartenait à la meilleure maison de la province.

La restauration surprit M. de Fontaine chargé d'une nombreuse famille. Quoiqu'il n'entât pas alors dans les idées du généreux gentilhomme de solliciter des grâces, il céda néanmoins aux desirs de sa

première publication, au plus tard le 13 avril 1830, numérotée III, dernière scène du t. I des *Scènes de la vie privée*, publiées par M. Balzac, auteur du *Dernier Chânon ou la Bretagne en 1800*, Marne et Delannay-Vallée, Levrassac-sur, 2 vol. in-8, 15 fr. Le 4 janvier 1830, un fragment intitulé *Scènes de la vie privée. Extrait inédit*, avait paru dans *Le Cabinet de lecture*, non signé.

Victoire des Vendéens conduits par Charrette contre les Bleus le 21 septembre 1793, à Montaigu.

femme, quitta la petite terre dont le revenu modique suffisait à peine aux besoins de ses enfants, et vint à Paris.

Contristé de l'avidité avec laquelle ses anciens camarades convoitaient la curée des places, des richesses et des nouvelles dignités de l'empire, il allait retourner à sa terre, lorsqu'il reçut une lettre ministérielle, par laquelle une excellence assez connue lui annonçait sa nomination au grade de maréchal de camp, en vertu de l'ordonnance qui permettait aux officiers des armées catholiques de compter les vingt premières années du règne de Louis XVIII comme années de service. Puis, quelques jours après, le Vendéen reçut, sans aucune sollicitation, et d'office, l'ordre de la Légion d'honneur et celui de Saint-Louis.

Ebranlé dans sa résolution par ces grâces successives, dont il se croyait redevable au souverain du roi, il pensa qu'il ne devait plus se contenter de mener sa famille, comme il l'avait pieusement fait chaque dimanche, crier vive le Roi dans la salle des maréchaux, au passage des princes, quand ils se rendaient à la chapelle : il sollicita la faveur d'une entrevue particulière.

Cette audience lui fut gracieusement accordée, mais il se trouva que sa visite n'eut rien de particulier ; car le salon royal était presque plein de vieux serviteurs dont les têtes poudrées, vues d'une certaine hauteur, ressemblaient, par leur agglomération, à un tapis de neige. Il retrouva beaucoup d'anciens compagnons, qui le reçurent d'un air un peu froid, mais les princes lui parurent adorables.

Cette expression d'enthousiasme échappa au gentilhomme, quand le plus gracieux de ses maîtres, dont il n'était connu que de nom, ayant été à lui, lui serra la main, et le proclama à haute voix : le plus pur des Vendéens. Mais il ne vint à l'idée d'aucun de ceux dont il était entouré de lui demander ni le compte des pertes qu'il avait subies, ni celui de l'argent qu'il avait versé dans les caisses de l'armée catholique ; et il s'aperçut, un peu tard, qu'il avait fait la guerre à ses dépens.

Aussi, à la fin de la soirée, il hasardâ une allusion fort spirituelle à l'état de ses affaires, état qui devait être celui de bien des gentilshommes ; le roi se prit à rire d'assez bon cœur, car tout ce qui était marqué au coin de l'esprit avait le don de lui plaire ; mais il répliqua par une de ces royales plaisanteries dont la douceur est plus à craindre que la colère d'une réprimande.

Un des plus intimes confidents du roi ne tarda pas à s'approcher du Vendéen calculateur ; et, par une phrase fine et poile, il fit entendre à M. de Fontaine que le moment n'était pas encore venu de compter avec les maîtres ; qu'il y avait sur le tapis des mémoires plus arriérés que le sien, et qui devaient sans doute servir à l'histoire de la révolution.

Le comte sortit prudemment du groupe vénérable qui décrivait un respectueux demi-cercle devant l'auguste famille ; et, après avoir, non sans peine, dégagé son épée du sein de la petite forêt de jambes grêles où elle était engagée, il regagna pédestrement, à travers la cour des Tuileries, le modeste fiacre qu'il avait laissé en station sur le quai. Puis, avec cet esprit rétif qui distingue la noblesse de vieille roche, chez laquelle le souvenir de la Ligue et des Baricades n'est pas encore éteint, il se plaignit dans le fiacre, à haute voix et de manière à se compromettre, sur le changement survenu à la cour.

— Autrefois, disait-il, chacun parlait librement au roi de ses petites affaires, et tous les seigneurs pouvaient à leur aise lui demander des grâces et de l'argent. Ne voilà-t-il pas qu'aujourd'hui l'on n'obtiendra pas, sans scandale, de se faire rembourser les sommes avancées pour son service ! Morbleu ! la croix de Saint-Louis et le grade de maréchal de camp ne valent pas six cent mille livres ; et je les ai certes bien dépensées pour la cause royale. Je veux parler au roi, en face, et dans son cabinet.

Cette scène refroidit d'autant plus le zèle de M. de Fontaine, que ses demandes d'audience restèrent constamment sans réponse, et qu'il vit les intrus de l'empire arriver à quelques-unes des charges réservées aux meilleures maisons dans l'ancienne monarchie.

— Tout est perdu, dit-il un matin ; je crois, morbleu, que le roi est un révolutionnaire, et, sans Monsieur, qui au moins ne déroge pas, et console ses fidèles serviteurs, je ne sais en quelles mains irait un jour la couronne de France, si cela continuait. Décidément ce qu'ils appellent le régime constitutionnel est le plus mauvais de tous les systèmes de gouvernement, et ne pourra jamais convenir à la France. Louis XVIII a tout gâté à Saint-Ouen ?

Alors le comte, au désespoir, se prépara à retourner à sa terre, en abandonnant avec noblesse ses prétentions à une indemnité. Tout à coup, les événements du vingt mars<sup>2</sup> annoncèrent une nouvelle tempête qui menaçait d'engloutir la légitimité et ses défenseurs. Semblable à ces gens généreux qui ne renvoient pas un serviteur par un temps de pluie, M. de Fontaine emprunta à gros intérêts sur sa terre, pour suivre la monarchie en déroute, sans savoir si cette complexité d'émigration lui serait plus propice que son dévouement passé.

2. Le 2 mai 1814, Louis XVIII s'était déclaré à Saint-Ouen « résolu d'adopter une Constitution libérale ».

3. Le retour de Napoléon aux Tuileries, le 20 mars 1815. Louis XVIII s'en alla et se fixa à Gand le 30 mars, jusqu'au 22 juin.

Il avait, il est vrai, remarqué, qu'à la cour les compagnons de l'exil étaient mieux reçus et plus avancés en faveur que les braves qui avaient protesté, les armes à la main, contre l'établissement de la république, et il espérait que cette fois le voyage lui serait plus profitable qu'un service actif et périlleux à l'intérieur.

Ses calculs de courtoisement ne furent pas, cette fois, une de ces vaines spéculations qui, après avoir promis sur le papier des résultats superbes, ruinent par leur exécution.

Il fut donc un des cinq cents fidèles serviteurs qui partagerent l'exil de la cour à Gand, et un des cinquante mille qui en revinrent.

Pendant cette courte absence de la royauté, M. de Fontaine eut le bonheur d'être employé par Louis XVIII lui-même. Il eut plus d'une occasion de donner au roi des preuves d'une grande probité politique et d'un attachement sincère. Un soir, le marquis n'ayant rien à faire, se souvint du bon mot dit par M. de Fontaine aux Tuileries. Le vieux Vendéen, ne laissant pas échapper un tel à-propos, raconta son histoire assez spirituellement pour que ce roi, qui n'oubliait rien, pût se la rappeler en temps utile. Lauguste littérateur remarqua la tournure fine donnée à quelques notes dont il avait confié la rédaction au discret gentilhomme, et cette dernière circonstance inscrivit M. de Fontaine, dans la mémoire du roi, parmi les plus loyaux serviteurs de sa couronne.

Alors, au second retour, le comte de Fontaine fut un de ces envoyés extraordinaires qui parcoururent les départements. Il usa modérément du terrible pouvoir qui lui était confié, et aussitôt que cette juridiction temporaire eut cessé, il s'assit dans un des fauteuils du conseil d'état, devint député, parla peu, écouta beaucoup, et changea considérablement d'opinion. Enfin, grâce à quelques circonstances qui ont échappé à l'investigation des plus curieux biographes, il entra assez avant dans l'intimité du prince, pour qu'un jour le malicieux monarque l'interpellât ainsi en le voyant entrer :

— Mon ami Fontaine, je ne m'aviserai pas de vous nommer directeur général ni ministre, car ni vous ni moi ne resterions en place, à cause de nos opinions. Le gouvernement représenterait à cela de bon qu'il nous ôte la peine que nous avions jadis, de renvoyer nous-mêmes nos pauvres amis les secrétaires d'état. Notre conseil est une véritable hôtellerie, où l'opinion publique nous envoie souvent de singuliers voyageurs, mais enfin nous saurons toujours où placer nos fidèles serviteurs.

Cette ouverture moqueuse fut suivie d'une ordonnance qui nommait M. de Fontaine à une place fort lucrative dans l'administration du domaine extraordinaire de la Couronne. Par suite de l'intelligente attention avec laquelle M. de Fontaine écoutait les phrases sardoniques de

son royal ami, son nom se trouva toujours sur les lèvres du prince, toutes les fois qu'il y eut lieu de créer une commission quelconque. Il eut le bon esprit de faire la faveur dont l'honorait le roi, et sur l'entretenu par la manière piquante dont il racontait secrètement, dans une de ces causeries familières dont Louis XVIII était aussi avide que de billets agréablement écrits, toutes les anecdotes politiques, et, s'il est permis de se servir de cette expression, les cancanes diplomatiques ou parlementaires dont l'époque était féconde. On sait que les détails de sa *gouvernementalité*, mot adopté par Lauguste railleur, l'amusaient infiniment.

Grâce au bon sens, à l'esprit et à l'adresse de M. le comte de Fontaine, chaque membre, si jeune qu'il fût, de sa nombreuse famille finit, ainsi qu'il le disait plaisamment à son maître, par se poser comme un ver à soie sur les feuilles du budget.

Ainsi, par les bontés du roi, l'aîné de ses fils parvint à une place fort éminente de la magistrature inamovible. Le second, qui était capitaine avant la restauration, obtint une légion immédiatement après son retour de Gand; puis, à la faveur des mouvements de 1815, pendant lesquels on observa peu les réglemens, il passa dans la garde royale, repassa dans les gardes du corps, revint dans la ligne, et, de là, se trouva un beau matin lieutenant général aux environs du Trocadéro<sup>4</sup>.

Le dernier, nommé sous-préfet, ne tarda pas à devenir maître des requêtes et directeur d'une administration parisienne qui était à l'abri des tempêtes législatives.

Toutes ces grâces sans éclat étaient secrètes comme la faveur du chef de la famille, et passaient inaperçues. Quoique le père et les trois fils eussent assez de sinécures pour jouir chacun d'un revenu budgétaire presque aussi considérable que celui d'un directeur général, leur fortune politique n'excita l'envie de personne, car dans ces temps de premier établissement du système constitutionnel, peu de personnes avaient des idées bien justes sur les régions paisibles du budget, dans lesquelles d'adroits favoris surent trouver l'équivalent des abbayes dévotives. Mais M. le comte de Fontaine, qui naguère encore se vantait de n'avoir pas lu la Charte, et se montrait jadis si courroucé contre les gens de cour, ne tarda pas à faire voir à son auguste maître qu'il comprenait aussi bien que lui l'esprit et les ressources du *représentant*.

Cependant, malgré la sécurité des carrières qu'il avait ouvertes à ses trois fils, et malgré les avantages pécuniaires qui résultaient du cumul de ces quatre places, M. de Fontaine se trouvait à la tête d'une trop nom-

4. C'est-à-dire qu'il participe à distance prudenante à cette bataille qui opposa, près de Cadix, le 31 août 1823, les Français aux Espagnols.

breuse famille pour pouvoir rétablir promptement et facilement sa fortune. Ses trois fils étaient riches d'avenir, de faveur et de talent; mais il avait trois filles, et craignait de laisser la bonté du monarque. Il imagina de ne jamais lui parler que d'une seule de ces vierges pressées d'allumer leur flambeau. Le roi, ayant trop bon goût pour laisser son œuvre imparfaite, aida au mariage de la première avec un receveur général, par une de ces phrases royales qui ne coûtent rien et valent des millions.

Un soir que le monarque était maussade, il se prit à sourire en apprenant qu'il existait encore une demoiselle de Fontaine, et il lui trouva pour mari un jeune magistrat d'extraction bourgeoise, il est vrai, mais riche et plein de talent. Il se fit même un malin plaisir de le créer baron. Mais lorsque le Vendéen parla de mademoiselle Émilie de Fontaine, le roi lui répondit, de sa petite voix aigrelette :

— *Amicus Plato, sed magis amica natio*<sup>5</sup>.

Puis, quelques jours après, il régala son ami Fontaine d'un quatrain assez innocent qu'il intitulait épigramme, et dans lequel il le plaisantait sur ses trois filles si habilement présentées à son attention, sous la forme d'une trinité, car c'était, s'il faut en croire la chronique, dans l'unité en trois personnes que le monarque avait été prendre son bon mot.

— Si Votre Majesté voulait changer son épigramme en épithalame?... dit le comte en essayant de faire tourner cette boutade à son profit.

— Je n'en vois pas la raison, répondit aigrement le roi.

La plaisanterie faite sur sa poésie ne plut pas au roi; et, à compter de ce jour, son commerce eut moins d'aménité avec M. de Fontaine.

Le comte conçut d'autant plus de chagrin de cette espèce de disgrâce, que cette fille était, comme le sont les derniers enfants dans toutes les familles, un benjamin gâté par tout le monde. Le refroidissement du monarque à son égard fit donc d'autant plus de peine à M. de Fontaine, que jamais mariage ne paraissait plus difficile à conclure que celui de cette fille chérie.

Pour concevoir tous ces obstacles, il faut pénétrer dans l'enceinte du bel hôtel où l'administrateur était logé aux dépens de la couronne.

Mademoiselle Émilie, ayant passé son enfance à la terre de Fontaine, y avait joui de cette abondance qui suffit aux premiers plaisirs des enfants. Ses moindres desirs y étaient des lois pour ses sœurs, pour ses frères, pour sa mère, et même pour son père, car tous ses parents en raffolaient. Elle était arrivée à l'âge de raison, précisément au moment où sa

famille fut comblée des capricieuses faveurs de la fortune. Le luxe dont elle fut entourée lui sembla une chose tout aussi naturelle que cette richesse de fleurs et de fruits, que l'air pur, les bois et l'opulence champêtre qui avaient fait le bonheur de ses premières années. De même qu'elle n'avait éprouvé aucune contrariété dans son enfance, quand elle voulait satisfaire de joyeux desirs, de même elle se vit encore obéie, lorsqu'à l'âge de quatorze ans elle se lança dans le tourbillon du monde. Comprenant ainsi, par degrés, les jouissances de la fortune, elle apprécia les avantages de la parure, devint amoureuse de l'élégance, s'habilla aux douces des salons, au luxe des équipages, aux compliments flatteurs, aux recherches de la toilette, aux bijoux, aux parfums des fêtes, aux vanités de la cour. Tout lui sourit. Elle vit de la bienveillance dans tous les yeux pour elle, et comme les enfants gâtés, elle en profita pour tyranniser ceux qui l'aimaient, tandis qu'elle réservait ses coquetteries aux indifférents. Ses défauts ne firent que grandir avec elle.

Son père et sa mère devaient tôt ou tard recueillir les fruits amers de cette éducation funeste. Mademoiselle Émilie de Fontaine était arrivée à l'âge de dix-neuf ans sans avoir voulu faire de choix parmi les nombreux jeunes gens dont la politique de M. de Fontaine peuplait ses fêtes. Cette jeune personne jouissait dans le monde de toute la liberté d'esprit que peut y avoir une femme mariée. Sa beauté était si remarquable, que, pour elle, paraître dans un salon c'était régner; or, semblable aux rois, elle n'avait pas d'amis, et devenait partout le sujet d'une conspiration de flatterie, à laquelle un naturel meilleur que le sien n'eût peut-être pas résisté. Parmi les hommes, les vieillards eux-mêmes n'avaient pas la force de contredire les opinions d'une jeune fille qui les charmaient d'un regard. Élevée avec un soin particulier, pour tout ce qui concernait ce qu'on nomme les talents d'agrément, elle peignait assez bien et dessinait encore mieux. Elle était d'une force désespérante sur le piano, avait une voix délicieuse, déchiffrait à livre ouvert, dansait à merveille, et savait entretenir une conversation spirituelle sur toutes les littératures. Elle parlait italien et l'anglais; bref, elle aurait pu faire croire que, comme dit Mascarille, les gens de qualité viennent au monde en sachant tout<sup>6</sup>. Elle éblouissait les gens superficiels, et son tact naturel l'aiderait à reconnaître les gens profonds; elle déployait pour eux tant de coquetteries, qu'à la faveur de ses séductions, elle savait échapper à leur sérieux examen.

Alois elle pouvait parler peinture ou littérature anglaise, juger à tort et à travers, faire ressortir avec une cruelle grâce d'esprit les défauts

5. \* J'aimé Platon, mais j'aimé plus encore la nation. » Louis XVIII paraphrase la célèbre citation: *amicus Plato, sed magis amica natio*. traduction latine approximative d'une remarque du livre I de l'*Éthique à Nicomaque* (1096a 12-17) passée à la postérité à travers la *Vie d'Aristote* d'Ammonius.

6. « MASCARILLE. — Les gens de qualité savent tout sans avoir jamais rien appris. » Molière, *Les Précieuses ridicules*, scène IX.

d'un tableau ou d'un ouvrage; le moindre mot d'elle était reçu par la foule idolâtre comme un *féta* du prophète par les Turcs.

Ce vernis séduisant, cette brillante écorce couvraient un cœur insouciant, l'opinion commune à beaucoup de jeunes filles que personne n'habitait une sphère assez élevée pour pouvoir comprendre l'excellence de son âme, et un orgueil qui s'appuyait autant sur sa naissance que sur sa beauté.

En l'absence du sentiment violent qui règne tôt ou tard dans le cœur d'une femme, elle portait sa jeune ardeur dans un amour immodéré de la richesse et des distinctions. Elle professait le plus profond mépris pour tous les gens qui n'étaient pas nobles. Fort impetueusement avec la nouvelle noblesse, elle faisait tous ses efforts pour que ses parens essayassent de marcher de pair au milieu des familles les plus anciennes du faubourg Saint-Germain.

Ces sentimens n'avaient pas échappé à l'œil observateur de M. de Fontaine, et plus d'une fois il eut à gémir des sarcasmes et des bons mots d'Émilie, lors des mariages de ses deux premières filles. On doit s'étonner d'avoir vu le vieux Vendéen donner sa première fille à un receveur général qui possédait bien quelques anciennes terres seigneuriales, mais dont le nom n'était cependant pas précédé de cette particule à laquelle le rôle dur tant de défenseurs, et la seconde à un magistrat récemment baronnifié, honneur encore trop récent pour faire oublier que le père avait vendu des sacs de farine.

Ce notable changement dans les idées du noble Vendéen, et au moment où il atteignait sa soixantième année, époque à laquelle les hommes quittent rarement leurs croyances, n'était pas dû seulement à la déplorable habitation de la moderne Babylone où tous les gens de province finissent par perdre leurs rudesses; la nouvelle conscience politique du comte de Fontaine était le résultat de l'amitié du roi et de ses conseils. Ce prince philosophe avait pris plaisir à convertir le Vendéen aux idées sages qu'exigeaient la marche du dix-neuvième siècle et le changement subi par la monarchie.

Louis XVIII avait une fusion à opérer parmi les partis, comme Napoléon eut la sienne à faire entre les choses et les hommes. Le roi légitime, peut-être aussi spirituel que son rival, agissait en sens contraire: il était aussi empressé à satisfaire le tiers-état et les gens de l'empire, en contenant le clergé, que l'empereur l'avait été d'arrêter auprès de lui les grands seigneurs ou à doter l'Église. Confident des royales pensées, le conseiller d'état était insensiblement devenu l'un des chefs les plus influents et les plus sages de ce parti modéré qui désirait vivement, au nom de l'intérêt national, la fusion de toutes les opinions. Il prêchait les

principes salutaires du gouvernement constitutionnel et secondait de toute sa puissance les jeux de la bascule politique qui permettait à son maître de gouverner le France au milieu des dernières agitations de la révolution. Peut-être M. de Fontaine se flattait-il d'arriver à la pairie par un de ces coups de vent législatifs dont il voyait des effets si bizarres; car un de ses principes les plus fixes consistait à ne plus reconnaître en France d'autre noblesse que la pairie, puisque les familles à manteau bleu étaient les seules qui eussent des privilèges.

— En effet, disait-il, comment concevoir une noblesse sans privilèges? c'est un manche sans outil.

Aussi éloigné du parti de Manuel que du parti de La Bourdonnaye, il entreprenait avec ardeur la réconciliation générale, d'où devait sortir une ère nouvelle et de brillantes destinées pour la France. Il cherchait à convaincre toutes les familles chez lesquelles il avait accès du peu de chances favorables qu'offraient désormais la carrière militaire et l'administration; et il engageait les mères à lancer leurs enfans dans les professions indépendantes et industrielles, leur donnant à entendre que les emplois militaires et les hautes fonctions du gouvernement finiraient par appartenir très constitutionnellement aux cadets des familles nobles de la pairie, et que la nation avait conquis une part assez large dans l'administration par son assemblée élective, par les places de la magistrature, et par celles de la finance, qui seraient toujours l'appanage des notabilités du tiers-état.

Les nouvelles idées du chef de la famille de Fontaine, et les sages alliances qui en étaient résultées pour ses deux premières filles avaient rencontré une forte opposition au sein de son ménage.

La comtesse de Fontaine resta fidèle à toutes ses croyances aristocratiques, peut-être parce qu'elle appartenait aux Montmorency du côté de sa mère. Aussi fut-elle un moment contraire au bonheur et à la fortune qui attendaient ses deux filles aînées, mais elle fut forcée de céder à ces considérations secrètes que les époux se confient le soir quand les têtes reposent sur le même oreiller.

7. Jacques-Antoine Manuel est l'un des plus irréductibles opposans aux Bourbons jusqu'à sa mort en 1827. Au lendemain de Waterloo tout d'abord, il cherche à empêcher une seconde Restauration en tentant de faire proclamer le roi de Rome. Élu à la Chambre en 1818, il y tombe sans cesse contre la réaction jusqu'à son exclusion en 1823 (il est accusé d'avoir fait l'apologie du régime). À la même époque, on le trouve mêlé aux conspirations des *carbonari*. François-Régis La Bourdonnaye (1767-1839) est son exact opposé. S'il rempe dans des complots, c'est pendant la Révolution; s'il siège dans l'opposition sous la Restauration, c'est en tant qu'*ultra*, trouvant le roi et ses ministres trop timorés. On lui doit la fameuse phrase: « Il faut [aux républicains] des fers, des bottreaux, des supplices. La mort, la mort seule peut effrayer leurs complots et mettre fin à leurs complots. »

M. de Fontaine démontra froidement à sa femme par d'exactes calculs, que le séjour de Paris, l'obligation d'y représenter, et la splendeur de sa maison (splendeur qu'il ne blâmait pas puisqu'elle était si tardivement venue les dédommager des privations qu'ils avaient courageusement partagées au fond de la Vendée), qu'enfin les dépenses faites pour leurs fils absorbaient la plus grande partie de leur revenu budgétaire, et qu'il fallait saisir, comme une faveur céleste, l'occasion qui se présentait pour eux d'établir leurs filles aussi richement; qu'elles devaient jouir un jour de soixante ou quatre-vingt mille livres de rente; que des mariages aussi avantageux ne se rencontraient pas tous les jours pour des filles sans dot; et qu'enfin, il était temps de penser à économiser, pour augmenter les revenus de la terre de Fontaine, afin de reconstruire l'antique fortune de leur famille. Madame de Fontaine céda, comme toutes les mères l'auraient fait, à sa place, quoique de meilleure grâce peut-être; à des arguments aussi persuasifs; mais elle déclara qu'au moins sa fille Émilie ne serait mariée que de la manière la plus brillante et au gré de l'orgueil qu'elle avait malheureusement contribué à développer dans cette jeune âme.

Ainsi les événements qui auraient dû répandre la joie dans cette famille-y introduisirent un léger labyrinthe de discorde. Le receveur général et le jeune président furent en butte aux froideurs d'un cérémonial tout particulier que la comtesse et sa fille Émilie eurent le talent de créer. Leur étiquette trouva bien plus amplement lieu d'exercer ses tyrannies domestiques, lorsque le lieutenant général épousa la fille unique d'un banquier; quand le magistrat se maria avec une demoiselle dont le père, tout millionnaire qu'il était, faisait le commerce des toiles peintes, et que le troisième frère se montra fidèle à ces doctrines roturières en prenant sa jeune épouse dans la famille d'un riche notaire de Paris.

Les trois belles-sœurs et les deux beaux-frères trouvaient tant de charmes et d'avantages personnels à rester dans la haute sphère des puissances politiques, et à parcourir les salons du faubourg Saint-Germain, que tous s'accordèrent pour former une petite cour à la haute Émilie. Ce pacte d'intérêt et d'orgueil n'était cependant pas tellement bien cimenté que la jeune souveraine n'excitât souvent des révolutions dans son petit état.

Des scènes que le bon ton ne pouvait entièrement désavouer entretenaient, entre tous les membres de cette puissante famille, une humeur moqueuse qui, sans altérer sensiblement l'amitié affichée en public, dégénérait quelquefois dans l'intérieur en sentiments peu charitables. Ainsi, la femme du lieutenant général, devenue vicomtesse, se croyait tout aussi noble qu'une Rohan, et prétendait que cent bonnes

mille livres de rente lui donnaient le droit d'être aussi impérieusement que sa belle-sœur Émilie, à laquelle elle souhaitait parfois avec ironie un mariage heureux, en faisant observer que la fille de tel pair venait d'épouser monsieur un tel...

Par le bon goût de ses voitures et la richesse de ses toilettes, la femme du baron de Fontaine s'amusait à éclipser Émilie, qui se promettait bien de prendre sa revanche quand elle serait mariée.

L'air moqueur dont les belles-sœurs et les deux beaux-frères accueilleraient quelquefois les prétentions avouées par mademoiselle de Fontaine excitait en elle un courroux qui ne se calmait jamais que par une pluie d'épigrammes.

Enfin, lorsque le chef de la famille éprouva un peu de refroidissement dans la tacte et précaire amitié du monarque, il trembla d'autant plus, que jamais sa fille chérie n'avait, par suite des déffis railleurs de ses sœurs, jeté ses vues si haut.

Ce fut au milieu de ces circonstances et au moment où cette petite lutte domestique était devenue fort grave, que le monarque auprès duquel M. de Fontaine croyait rentrer en grâce, fut attaqué de la maladie dont il devait périr. En effet le grand politique qui sut si bien conduire son vaisseau au sein des orages ne tarda pas à succomber.<sup>8</sup>

Incertain de la faveur à venir, le comte de Fontaine fit les plus grands efforts pour rassembler autour de sa dernière fille l'étrite des jeunes gens à manier. Ceux qui ont été à même de chercher à résoudre le problème difficile de l'établissement d'une fille, orgueilleuse et fantasque, comprendront peut-être toutes les peines que se donna le pauvre Vendéen.

Achevée au gré de son enfant chéri, cette dernière entreprise aurait couronné dignement la carrière que le comte parcourait depuis dix ans à Paris. Car, par la manière dont sa famille envahissait les traitements de tous les ministères, elle pouvait se comparer à la maison d'Autriche, qui, par ses alliances, menace d'envahir toute l'Europe. Aussi le vieux Vendéen ne se rebutait-il pas dans ses présentations de prétendus, tant il avait à cœur le bonheur de sa fille. Mais rien n'était plus plaisant que la manière dont l'impertinente créature prononçait ses arrêts et jugeait le mérite de ses adorateurs.

Il semblait qu'elle fût une de ces princesses des Mille et un Jours,<sup>9</sup> qui étaient si riches et si belles qu'elles avaient le droit de choisir parmi tous les princes du monde. Elle faisait mille objections plus bouffonnes

8. Louis XVIII mourut le 16 septembre 1824.

9. *Les Mille et un jours*, recueil de contes persans prétendument traduits par l'orientaliste François Péris de la Croix (1653-1713) en 1710-1712, à la suite du succès d'édition des *Mille et une nuits* de son collègue au Collège de France et rival Antoine Galland.

les unes que les autres. Tantôt l'un avait les jambes trop grosses ou les genoux cagneux, l'autre était myope, celui-ci s'appelait Durand, celui-là boitait; presque tous étaient trop gras...

Et plus vive, plus charmante, plus gaie que jamais après avoir rejeté deux ou trois prétendus, elle s'élançait vers les fêtes de l'hiver et courait au bal, où ses yeux perçants examinaient les célébrités du jour; où souvent, à l'aide de son ravissant babil, elle parvenait à deviner les secrets du coeur, où elle se plaisait à tourmenter tous les jeunes gens et à exciter avec une coquetteerie instinctive des demandes qu'elle rejetait toujours.

La nature lui avait donné en profusion les avantages nécessaires au rôle qu'elle jouait.

Grande et svelte, Émilie de Fontaine avait une démarche imposante ou folâtre, à son gré. Son cou un peu long lui permettait de prendre de merveilleuses attitudes de dédain et d'impertinence. Elle s'était fait un fécond répertoire de ces airs de tête et de ces gestes féminins qui expliquent si cruellement ou si heureusement les demi-mots et les sourires. De beaux cheveux noirs, des sourcils très fournis et fortement arqués prêtèrent à sa physionomie une expression de fierté que la coquette ne laissait pas de varier à son gré. Son cou un peu long lui permettait de prendre de merveilleuses attitudes de dédain et d'impertinence. Elle s'était fait un fécond répertoire de ces airs de tête et de ces gestes féminins qui expliquent si cruellement ou si heureusement les demi-mots et les sourires. De beaux cheveux noirs, des sourcils très fournis et fortement arqués prêtèrent à sa physionomie une expression de fierté que la coquette ne laissait pas de varier à son gré. Son cou un peu long lui permettait de prendre de merveilleuses attitudes de dédain et d'impertinence. Elle s'était fait un fécond répertoire de ces airs de tête et de ces gestes féminins qui expliquent si cruellement ou si heureusement les demi-mots et les sourires.

Quand Émilie voulait s'emparer d'un coeur, sa voix pure ne manquait pas de mélodie; mais elle savait lui imprimer aussi une sorte de clarté brève quand elle entreprenait de paralyser la langue indiscrette d'un cavalier. Sa figure blanche et son front de marbre étaient semblables à la surface limpide d'un lac qui tour à tour se ridait sous l'effort d'une brise ou reprenait sa sérénité joyeuse. Plus d'un jeune homme en proie à ses dédains, et plein de dépit, l'accusait de jouer la comédie; mais il y avait tant de feu et tant de promesses dans ses yeux noirs, qu'elle faisait bondir malgré eux tous les coeurs de ces élégants danseurs, sous les blancs gilets et les fracs noirs. Parmi les jeunes filles à la mode, nulle ne savait mieux qu'elle prendre un air de hauteur en recevant le salut d'un homme qui n'avait que du talent, déployer cette politesse insultante pour les personnes qu'elle regardait comme ses inférieures, et verser les trésors de son impertinence sur tous ceux qui essayaient de marcher de pair avec elle. Bref, elle semblait, partout où elle se trouvait, recevoir plutôt des hommages que des compliments; et, chez une princesse même, sa tournure et ses airs eussent converti le fauteur sur lequel elle se serait assise en un trône impérial.

Ce fut alors, mais trop tard, que M. de Fontaine découvrit combien l'éducation de la fille qu'il aimait le plus avait été faussée par la tendresse

dont elle était encore l'objet. L'admiration que le monde témoigne d'abord à une jeune personne, et dont il se venge plus tard, avait encore exalté l'orgueil d'Émilie et accru sa confiance en elle-même. Les bontés dont elle était comblée par tous ceux qui l'entouraient développaient dans son coeur l'égoïsme naturel aux enfants gâtés qui s'amusent de tout ce qui les approche comme les rois avec leurs gens.

En ce moment, la grâce de la jeunesse et le charme des talents cachaient à tous les yeux ces défauts, d'autant plus odieux chez une femme qu'elle ne peut plaire constamment que par le dévouement et l'abnégation d'elle-même. Mais rien n'échappe à l'oeil d'un bon père. Alors M. de Fontaine voulut essayer d'expliquer à sa fille les principales pages du livre énigmatique de la vie. Ce fut une vaine entreprise. En effet, il eut trop souvent à gémir sur l'indocilité capricieuse et la sagesse ironique de sa fille, pour persévérer dans une tâche aussi difficile à son âge que l'était celle de corriger un naturel aussi pernicieux. Il se contenta donc de donner de temps à autre des conseils pleins de douceur et de bonté; mais il avait la douleur de voir ses plus tendres paroles glisser sur le coeur de sa fille comme s'il eût été de marbre.

Les yeux d'un père se dessillent si tard, qu'il fallut au vieux Vendéen plus d'une épreuve pour s'apercevoir de l'air de condescendance avec laquelle sa fille lui accordait de rares caresses. Elle ressemblait à ces jeunes enfants qui paraissent dire à leur mère: — Dépêche-toi de m'embrasser pour que j'aille jouer. Enfin, Émilie daigna avoir de la tendresse pour ses parents. Mais souvent par des caprices soudains qui semblent inexplicables chez les jeunes filles, elle s'isolait, et ne se montrait plus que rarement. Elle se plaignait d'avoir à partager avec trop de monde l'affection et le coeur de son père et de sa mère. Elle devenait jalouse de tout, même de ses frères et de ses soeurs; et, après avoir pris bien de la peine à créer un désert autour d'elle, elle accusait la nature entière de ce qu'elle restait seule. Armée de son expérience de vingt ans, elle condamnait le sort, parce que, ne sachant pas que le premier principe du bonheur est en nous, elle demandait aux choses de la vie de lui donner le bonheur. Elle aurait fui au bout du globe, pour éviter des mariages semblables à ceux de ses deux soeurs; et parfois, elle avait dans le coeur une affreuse jalousie de les voir mariées, riches et heureuses. Enfin, quelquefois elle donnait à penser à sa mère, qui était victime de ses procédés tout autant que M. de Fontaine, qu'elle était en proie à quelque folie.

Mais cette aberration était assez explicable. En effet, rien n'est plus commun que cette secrète fierté qui naît dans le coeur des jeunes personnes que la nature a douées d'une grande beauté, et qui appartiennent à une famille un peu élevée sur l'échelle sociale. Puis ensuite elles

sont presque toutes persuadées que leurs mères, arrivées à l'âge de quarante ou cinquante ans, ne peuvent plus ni sympathiser avec leurs jeunes âmes, ni en concevoir les fantaisies. Elles s'imaginent que la plupart des mères sont jalouses de leurs filles, et veulent les habiller à leur mode dans le dessein prémédité de les éclipser et de leur ravir des hommages. De là, souvent des larmes secrètes ou de sourdes révoltes contre la prétendue tyrannie maternelle.

Au milieu de ces chagrins qui deviennent réels, quoique assis sur une base imaginaire, elles ont encore la manie de composer un thème pour leur existence, et elles se tiennent à elles-mêmes leur horoscope, sans autre magie que celle de prendre leurs rêves pour des réalités. Ainsi elles résolvent secrètement dans leurs longues méditations de n'accorder leur coeur et leur main qu'à l'homme qui possédera tel ou tel avantage. Elles dessinent dans leur imagination un type auquel il faut, bon gré mal gré, que leur futur ressemble, et ce n'est qu'après avoir expérimenté la vie et fait les réflexions sérieuses qu'amènent les années, ce n'est qu'à force de voir le monde et son train prosaïque, à force d'exemples malheureux, que les brillantes couleurs de leur figure idéale s'abolissent, et qu'elles se trouvent un beau jour, au milieu du courant de la vie, tout étonnées d'être heureuses sans la nuptiale poésie de leurs rêves.

Mademoiselle Emilie de Fontaine avait, suivant cette poétique, arrêté, dans sa sagesse d'un jour, un programme auquel devrait se conformer celui qu'elle aimerait. De là venaient tous ses dédains et ses impertinents sarcasmes.

— Avant tout, s'était-elle dit, il sera jeune, et de noblesse ancienne. Encore faut-il qu'il soit pair de France ou fils aîné d'un pair, parce qu'il me serait insupportable de ne pas voir mes armes peintes sur les paneaux de ma voiture au milieu des plis flottants d'un manteau d'azur. C'est d'ailleurs un passeport pour parcourir comme les princes la grande allée du milieu aux promenades de Longchamp. Et puis, mon père prétend que ce sera un jour la plus belle dignité de France. Je le veux militaire, en me réservant de lui faire donner sa démission; mais surtout qu'il ait une décoration, parce qu'on nous portera les armes.

Enfin, toutes ces rares qualités n'étaient rien encore, si cet être de raison n'avait pas une grande amabilité, une jolie tournure, de l'esprit, et s'il n'était pas svelte. Cette dernière grâce du corps, toute fugitive qu'elle pouvait être, surtout dans un gouvernement représentatif, était une qualité de rigueur. Mademoiselle de Fontaine avait une certaine mesure idéale qui lui servait de modèle, et le jeune homme qui, au premier coup d'oeil, ne remplissait pas les conditions de maigreux voulues par le prospectus, n'obtenait même pas un second regard.

— Ô mon Dieu! est-il gras! était chez elle l'expression du dernier degré de son mépris.

A l'entendre, les gens d'une honnête copulence étaient incapables de sentiments, mauvais maris et indignes d'entrer dans une société bien civilisée. Chez les femmes, l'embonpoint était un malheur; quoique, après tout, ce fût une beauté recherchée en Orient; mais, chez un homme, c'était un crime.

Toutes ces opinions paradoxales amusaient, grâce à une certaine gaieté d'élocution; mais M. de Fontaine sentit que plus tard les prétentions de sa fille, dont certains esprits féminins, clairvoyants et peu charitables, commençaient à apercevoir le ridicule, deviendraient un fatal sujet de raillerie. Il craignit que les idées bizarres de sa fille ne se changéassent en mauvais ton. Il tremblait même que le monde impitoyable ne se moquât déjà d'une personne qui restait si longtemps en scène sans donner un dénouement au drame qu'elle jouait. Plus d'un accor, mécontent d'un refus, paraissait attendre le moindre incident malheureux pour se venger; et les indifférents, les oisifs, commentaient à se laisser, car l'admiration semble être une fatigue pour l'espèce humaine. Or, le vieux Vendéen savait mieux que personne que s'il n'existait qu'un moment d'entrer sur les tréteaux du monde, sur ceux de la cour, dans un salon, ou sur la scène, il n'y en a qu'un non plus pour en sortir.

Aussi, pendant le premier hiver qui suivit l'avènement au trône de S. M. Charles X, il redoubla d'efforts, conjointement avec ses trois fils et ses gendres, pour réunir dans les brillants salons de son hôtel les meilleurs parits que Paris et les différentes députations des départements pouvaient présenter. L'éclat de ses fêtes, le luxe de sa salle à manger et ses dîners parfumés de truffes rivalisaient avec les célèbres repas par lesquels les ministres du temps s'assuraient les votes de leurs soldats parlementaires.

L'honorable Vendéen fut signalé comme un des plus puissants corrupteurs de la probité législative de cette chambre qui sembla mourir d'indigestion; et, chose bizarre, ce fût aux efforts qu'il faisait pour marier sa fille qu'il dut de se maintenir dans une éclatante faveur. Peut-être trouva-t-il quelque avantage secret à vendre deux fois ses truffes. Cette accusation portée par certains libéraux railleurs, qui se vengeaient, par l'abondance des paroles, de la rareté de leurs adhérents dans la chambre, n'eut aucun succès. La conduite du gentilhomme poitevin était en général si noble et si honorable, qu'il ne reçut pas une seule de ces épigrammes dont les malins journaux de cette époque assaillaient les trois cents votants du centre, les ministres, les cuisiniers,



les directeurs généraux. Les princes de la fourchette et les défenseurs d'office qui soutenaient l'administration Villele<sup>10</sup>.

À la fin de cette campagne, pendant laquelle M. de Fontaine avait, à plusieurs reprises, fait donner toutes ses troupes, il crut que son assemblée de prétendus ne serait pas, cette fois, une fantasmagorie pour sa fille, et qu'il était temps de la consulter.

Il avait une certaine satisfaction intérieure d'avoir si bien rempli son devoir de père; et, comme il avait fait flèche de tout bois, il espérait que, de tant de cœurs offerts à la capricieuse Émilie, il pourrait s'en être rencontré au moins un qu'elle eût distingué. Incapable de renouveler cet effort, il était comme lassé de la conduite de sa fille; aussi, vers la fin du carême, un matin que la séance de la chambre ne réclamait pas trop impérieusement son vote, attendu que c'était le jour destiné aux pétitions, il résolut de faire un coup d'autorité.

Pendant qu'un valet de chambre dessinait artistement, sur son crâne jaune, le delta de poude qui complétait, avec des ailes de pigeon pendantes, sa coiffure vénérable, le père d'Émilie ordonna à un vieux serviteur, non sans une secrète émotion, d'aller avertir l'orgueilleuse demoiselle de comparaître immédiatement devant le chef de la famille.

— Joseph, dit-il au valet de chambre qui avait achevé sa coiffure, ôtez cette serviette, tirez ces rideaux, mettez ces fauteuils en place, secouez le tapis de la cheminée, essuyez partout... Allons!... Et donnez un peu d'air à mon cabinet en ouvrant la fenêtre.

Le comte, en multipliant ses ordres, essouffla Joseph, qui, devant les intentions de son maître, restait quelque splendeur à cette pièce naturellement la plus négligée de toute la maison. Il réussit à imprimer une sorte d'harmonie à des monceaux de comptes; et quelque symétrie aux cartons, aux livres et aux meubles de ce sanctuaire où se débattaient les intérêts du domaine de la couronne.

Quand Joseph eut achevé de mettre un peu d'ordre dans ce chaos, et de placer en évidence, comme dans un magasin de nouveautés, les choses qui pouvaient être les plus agréables à voir et produire par leurs couleurs une sorte de poésie bureaucratique, il s'arrêta au milieu du dédale des papiers qui, en quelques endroits, étaient étalés même jusque sur le tapis, il s'admira lui-même un moment, hochait la tête, et sortit.

Mais le sinécure ne partagea pas la bonne opinion de son serviteur; et, avant de s'asseoir dans son immense fauteuil à oreilles, au dos recourbé et garni en maroquin rouge, il jeta un regard de méfiance

autour de lui, examina d'un air hostile la blancheur de sa robe de chambre, en chassa quelques grains de tabac, s'essuya soigneusement le nez, rangea les pelles et les pincettes, attisa le feu, releva les quartiers de ses pantouffes, rejeta en arrière sa petite queue qui s'était horizontalement logée entre le col de son gilet et celui de sa robe de chambre; et, après lui avoir fait reprendre sa position perpendiculaire, il donna un coup de balai aux cendres d'un foyer qui pouvait attester l'obstination de son caractère. Enfin le vieux Vendéen ne s'assit qu'après avoir repassé une dernière fois en revue son cabinet, espérant que rien n'y pourrait donner lieu à ces remarques aussi plaisantes qu'impertinentes par lesquelles sa fille chérie, abusant de sa tendresse sexagenaire, avait coutume de répondre à ses sages avis. En cette occurrence, il ne voulut pas compromettre sa dignité paternelle. Il prit délicatement une prise de tabac, et toussa deux ou trois fois comme s'il se disposait à demander l'appel nominal; car il entendit le pas léger de sa fille qui entra en fredonnant un air de l'opéra de *el Barbier*<sup>11</sup>.

— Bonjour, mon père... que me voulez-vous donc si matin?...

Et, après ces paroles jetées comme la ritournelle de l'air qu'elle chantait, elle embrassa son père, non pas avec cette tendresse familière qui rend le sentiment filial chose si douce, mais avec l'insouciance légère d'une maîtresse sûre de toujours plaire, quoi qu'elle fasse.

— Ma chère enfant... dit gravement M. de Fontaine, je t'ai fait venir pour causer très sérieusement avec toi, sur ton avenir. La nécessité où tu es en ce moment de choisir un mari de manière à assurer ton bonheur...

— Mon bon père... reprit Émilie en employant les sons les plus caressants de sa voix, pour interrompre le comte, il me semble que l'arministe que nous avons conclu relativement à mes prétendus n'est pas encore expiré.

— Émilie, cessons aujourd'hui de badiner sur un sujet aussi important. Depuis quelque temps tous les efforts de ceux qui t'aiment véritablement, ma chère enfant, se réunissent pour te procurer un établissement convenable, et ce serait te rendre coupable d'ingratitude que d'accueillir légèrement les marques d'intérêt que je ne suis pas seul à te prodiguer.

En entendant ces paroles la jeune fille avait jeté un regard malicieusement investigateur sur les meubles du cabinet paternel. Elle alla prendre celui des fauteuils qui paraissait avoir le moins servi aux sollicitations, elle l'apporta elle-même de l'autre côté de la cheminée de manière à se placer en face de son père; puis, prenant une attitude si

10. Villele, président du Conseil de 1822 à 1827. En 1824, Charcaubrand est à la tête des attaques du *Journal des Débats* contre ce qu'il nomme la « domesticité ministérielle ».

11. Il (et non *el*) *barbier de Sévigné*, le célèbre opéra de Rossini dont la création eut lieu à Rome en 1816, puis à Paris en 1819, enfin en 1824 dans sa version française.

grave qu'il était impossible de n'y pas voir les traces d'une moquerie, elle se croisa les bras sur la riche garniture d'une pèlerine à *la nage* dont elle froissa les nombreuses ruches de tulle. Après avoir regardé de côté, et en riant, la figure soucieuse de son vieux père, elle rompit le silence :

— Je ne vous ai jamais entendu dire, mon bon père, que le gouvernement fit ses communications en robe de chambre; mais, ajouta-t-elle, n'importe, le peuple n'est pas difficile!... — Elle sourit. — Voyons donc vos projets de loi et vos présentations officielles...

— Je n'aurai pas toujours la facilité de t'en faire, petite folle!... Enfin mon intention, mademoiselle, n'est pas de compromettre plus longtemps mon caractère, qui est une partie de la fortune de mes enfants, à recourir ce régiment de danseurs que tu mets en déroute à chaque printemps. Déjà tu as été la cause innocente de bien des brouilleries dangereuses avec certaines familles, mais j'espère que tu comprendras mieux aujourd'hui les difficultés de ta position et de ta nôtre.

Émilie, tu as vingt ans, et voici près de cinq ans que l'on te voit rester fille. Tes frères, tes deux sœurs sont tous établis richement et heureusement. Mais, mon enfant, les dépenses que nous ont suscitées ces mariages et le train de maison que tu fais tenir à ta mère ont absorbé tellement nos revenus, que c'est tout au plus si je pourrai te donner cent mille francs de dot. Dès aujourd'hui je veux m'occuper du sort à venir de ta mère: il ne doit pas être sacrifié par moi à ses enfants; et je veux, Émilie, que, lorsque je viendrai à manquer à ma famille, madame de Fontaine ne soit à la merci de personne; et qu'elle continue à jouir de l'aisance dont j'ai récompensé trop tard son dévouement à mes malheurs.

Tu vois, mon enfant, que la faiblesse de ta dot n'est pas en rapport avec toutes tes idées de grandeur... Encore cette somme est-elle un sacrifice que je n'ai fait pour aucun autre de mes enfants; mais ils se sont généreusement accordés à ne pas se prévaloir un jour de l'avantage que nous faisons, ta mère et moi, à un enfant trop chéri.

— Dans leur position!... dit Émilie en agitant la tête avec ironie.

— Ma fille, que je ne vous entende jamais déprécier ainsi ceux qui vous aiment. Sachez qu'il n'y a que les pauvres de généreux! Les riches ont toujours d'excellentes raisons pour ne pas abandonner vingt mille francs à un parent...

Eh bien! ne boude pas, mon enfant! Et voyons... Dis-moi, tu es raisonnable, parlons de nos jeunes gens. N'as-tu pas remarqué parmi eux M. de Montalant?...

— Oh! il dit *zen* au lieu de jeu, il regarde toujours son pied parce qu'il le croit petit, et il se mire!... D'ailleurs, il est blond, et je n'aime pas les blonds...

— Eh bien! M. de Sénsy?...

— Il n'est pas noble. Il est mal fait et gros. À la vérité il est brun. Il faudrait que ces deux messieurs s'entendissent pour réunir leurs fortunes, et que le premier donnât son corps et son nom au second, qui garderait ses cheveux, et alors... peut-être...

— Qu'as-tu à dire contre M. de Saluces?...

— Il s'est fait banquier...

— M. de Comines?...

— Il danse mal; mais, mon père, tous ces gens-là n'ont pas de titres, et je veux être au moins comtesse comme l'est ma mère.

— Tu n'as donc vu personne cet hiver qui...?

— Non, mon père...

— Que veux-tu donc?...

— Le fils d'un pair de France...

— Ma fille, dit M. de Fontaine en se levant, vous êtes folle!...

Mais tout à coup il leva les yeux au ciel, sembla puiser une dose plus forte de résignation dans une pensée religieuse; et, jetant un regard de pitié paternelle sur son enfant qui devenait émue, il lui prit la main, la serra, et lui dit avec attendrissement:

— Dieu m'est témoin! pauvre créature égarée, que j'ai consciencieusement rempli mes devoirs de père envers toi, que dis-je, consciencieusement! avec amour, mon Émilie. Oui, Dieu sait que, cet hiver, j'ai amené près de toi plus d'un honnête homme dont les qualités, les mœurs, le caractère m'étaient connus, et tous nous ont paru dignes de toi. Mon enfant, ma tâche est remplie. D'aujourd'hui je te rends l'air libre de ton sort, me trouvant heureux et malheureux tout ensemble de me voir déchargé de la plus lourde des obligations paternelles. Je ne sais pas si longtemps encore tu entendras une voix qui, par malheur, n'a jamais été sévère; mais souviens-toi que le bonheur conjugal ne se fonde pas tant sur des qualités brillantes et sur la fortune, que sur une estime réciproque. Cette félicité est, de sa nature, modeste et sans éclat. Va, ma fille, mon aveu est acquis à celui que tu me présenteras pour gendre; mais si tu devenais malheureuse, songe que tu n'auras pas le droit d'accuser ton père. Je ne me refuserai pas à faire des démarches et à t'aider; seulement si tu fais un choix, qu'il soit définitif; car je ne compromettrai pas deux fois le respect dû à mes cheveux blancs.

L'affection que lui témoignait son père, et l'accent solennel qu'il mit à son onctueuse allocution touchèrent vivement mademoiselle de Fontaine; mais elle dissimula son attendrissement, et sautant avec légèreté sur les genoux du comte qui s'était assis tout tremblant encore, elle lui fit les caresses les plus douces, et le câlina avec une grâce féminine

si suave que le front du vieillard se dérida. Quand Émilie jurea que son père était remis de sa pénible émotion, elle lui dit à voix basse :

— Je vous remercie bien de votre gracieuse attention, mon cher père. Vous avez arrangé votre appartement pour recevoir votre fille chérie. Vous ne saviez peut-être pas la trouver si folle et si rebelle... Mais, mon père, c'est donc bien difficile d'épouser un pair de France?... Vous rendez qu'on en faisait par douzaines... Ah! vous ne me refuserez pas des conseils au moins!...

— Non! pauvre enfant! non! et je te crierai plus d'une fois: Prends garde! Songe donc que la paie est un ressort trop nouveau dans notre gouvernementabilité, comme disait le feu roi, pour que les pairs puissent posséder de grandes fortunes. — Ceux qui sont riches veulent le devenir encore plus; car le plus opulent de tous les membres de notre paie n'a pas la moitié du revenu que possède le moins riche lord de la chambre haute du parlement anglais. Or tous les pairs de France sans exception chercheront pour leurs fils de riches héritières; n'importe où elles se trouveront; car la nécessité où ils sont de faire tous des mariages d'argent durera encore plus de cent ans. Mais il est possible qu'en attendant l'heureux hasard que tu désires, recherche qui peut te coûter tes plus belles années, tes charmes (car on s'épouse considérablement par amour dans notre siècle), tes charmes, dis-je, opèrent un prodige. Lorsque l'expérience se cache sous un visage aussi frais que le tien, l'on peut en espérer des merveilles. Tu as d'abord la facilité de reconnaître les vertus dans le plus ou le moins de volume que prennent les corps. Ce n'est pas un petit mérite. Aussi n'ai-je pas besoin de prévenir une personne aussi sage que toi de toutes les difficultés de l'entreprise. Je suis certain que tu ne supposeras jamais à un inconnu du bon sens en lui voyant une figure flatteuse, ou des vertus, parce qu'il aura une jolie tournure. — Enfin je suis parfaitement de ton avis sur l'obligation dans laquelle sont tous les fils de pair d'avoir un air à eux et une manière d'être tout à fait distinctive. Aujourd'hui que rien ne marque les rangs, ces jeunes gens-là doivent avoir un *je ne sais quoi* qui les fasse reconnaître. D'ailleurs tu tiens ton cœur en bride comme un bon cavalier certain de ne pas laisser broncher son coursier. Ma fille!... — Bonne chance.

— Tu te moques de moi, mon père... Eh bien! je te déclare que j'irai plutôt mourir au couvent de mademoiselle de Condé<sup>12</sup>, que de ne pas être la femme d'un pair de France.

12. Louise-Adélaïde de Bourbon Condé avait pris le voile en décembre 1816 au couvent des Bénédictines de l'adoration perpétuelle, situé rue du Temple à Paris.

Elle s'échappa des bras de son père, et toute fière d'être sa maîtresse, elle s'en alla en chantant l'air de *Carra non dubitare* du *Martino* <sup>scena 13</sup>.

Ce jour-là, le hasard fit que toute la famille se trouva réunie pour fêter l'anniversaire d'une fête domestique; et, au dessert, madame Bonneval, la femme du receveur général et l'aînée d'Émilie, parla assez hautement d'un jeune Américain, possesseur d'une immense fortune, lequel, devenu passionnément épris de sa sœur, lui avait fait des propositions extrêmement brillantes.

— C'est un banquier, je crois, dit négligemment Émilie. Je n'aime pas les gens de finance.

— Mais, Émilie, répondit le baron de Villaine, le mari de la seconde sœur de mademoiselle de Fontaine, vous n'aimez pas non plus la magistrature, de manière que je ne vois pas trop, si vous repoussez les propriétaires non tirés, dans quelle classe vous choisirez un mari.

— Surtout, Émilie, avec ton système de maigre, ajouta le lieutenant général.

— Je sais, répondit la jeune fille, ce qu'il me faut.

— Ma sœur veut un grand nom, dit la baronne de Fontaine, et cent mille livres de rente.

— Je sais, ma chère sœur, reprit Émilie, que je ne ferai pas un sot mariage comme j'en ai tant vu faire. D'ailleurs, pour éviter ces discussions nuptiales que j'exécute, je déclare que je regarderai comme les ennemis de mon repos ceux qui me parleront de mariage.

Un oncle d'Émilie, vieillard septuagénaire, dont la fortune venait de s'augmenter d'une vingtaine de mille livres de rente, par suite de la loi d'indemnité<sup>14</sup>, et qui était en possession de dire de dures vérités à sa petite-nièce dont il raffolait, s'écria, pour dissiper l'aigreur de cette conversation :

— Ne tourmentez donc pas cette pauvre Émilie. Ne voyez-vous pas qu'elle attend la majorité du duc de Bordeaux<sup>15</sup>?

Un titre universel accueillit la plaisanterie du vieillard.

— Prenez garde que je ne vous épouse, vieux fou!... s'écria la jeune fille dont heureusement les dernières paroles furent étouffées par le bruit.

13. « Carra non dubitare », air de la première scène de l'acte I du *Mariage secret*, opéra du compositeur napoléonien Domenico Cimarosa (1749-1801), représenté à Vienne avec un immense succès en 1792.

14. La loi du « milliard des émigrés » est promulguée le 27 avril 1825, répartissant environ un milliard de rentes entre les émigrés spoliés pendant la Révolution.

15. Le fils du duc et de la duchesse de Berry, né en 1820, avait alors quatre ans.

— Mes enfants, dit madame de Fontaine pour adoucir cette impertinence, Émilie ne prendra conseil que de sa mère, de même que vous avez tous pris conseil de votre père.

— Ô mon Dieu ! je n'écouterai que moi dans une affaire qui ne regarde que moi !... dit fort distinctement mademoiselle de Fontaine.

Tous les regards se portèrent alors sur le chef de la famille. Chacun semblait être curieux de voir comment il allait s'y prendre pour maintenir sa dignité. Non seulement le vénérable Vendéen jouissait d'une grande considération dans le monde, mais encore, plus heureux que bien des pères, il était apprécié par sa famille, dont tous les membres avaient su reconnaître les qualités solides qui lui servirent à faire la fortune de tous ses parents. Aussi était-il entouré de ce profond respect que l'on a vu régner dans les familles anglaises et dans quelques maisons aristocratiques du continent pour le représentant de l'arbre généalogique. Il s'établit un profond silence, et les yeux des convives se portèrent alternativement sur la figure boudoise et altière de l'enfant gâté et sur les visages sévères de monsieur et madame de Fontaine.

— J'ai laissé ma fille Émilie maîtresse de son sort.

Telle fut la réponse que laissa tomber le comte d'un son de voix profond et agité.

Tous les parents et les convives regardèrent mademoiselle de Fontaine avec une curiosité mêlée de pitié ; car cette parole semblait annoncer que la bonté paternelle s'était lassée de lutter contre un caractère que toute la famille savait être incorrigible. Les gendres murmurent et les frères lancèrent à leurs femmes des sourires moqueurs. Puis, dès ce moment, chacun cessa de s'intéresser au mariage de l'orgueilleuse fille. Son vieil oncle fut le seul qui, en sa qualité d'ancien marin, osât couir des bordées avec elle, et essuyer ses boutades, n'étant jamais embarrassé de lui rendre feu pour feu.

Quand la belle saison fut venue et que le budget eut été voté, cette famille, véritable modèle des familles parlementaires de l'autre bord de la Manche, qui ont un pied dans toutes les administrations et dix voix aux communes, s'envola, comme une nichée d'oiseaux, vers les beaux sites d'Aulhay, d'Antony et de Châtenay.

L'opulent receveur général avait récemment acheté dans ces parages une maison de campagne pour sa femme, car il ne restait à Paris que pendant les sessions. Quoique la belle Émilie méprisât la routine, ce sentiment n'allait pas jusqu'à dédaigner les avantages de la fortune, quoiqu'elle fût amassée par des bourgeois. Elle accompagna donc sa sœur à la *villa* somptueuse, moins par amitié pour les per-  
sonnes de sa famille qui s'y réfugièrent, que parce que le bon ton

ordonne impérieusement à toute femme qui se respecte d'abandonner Paris pendant l'été.

Or, les vertes campagnes de Sceaux remplissaient admirablement bien les conditions du compromis signé entre le bon ton et le devoir des charges publiques.

Comme il est un peu douteux que la réputation du bal champêtre de Sceaux ait jamais dépassé la modeste enceinte du département de la Seine, il est nécessaire de donner quelques détails sur cette fête hebdomadaire qui, par son importance, menace de devenir une institution. Les environs de la petite ville de Sceaux jouissent d'une renommée due à des sites qui passent pour être ravissants. Pour être sûr, ils sont ordinaires et ne doivent-ils leur célébrité qu'à la stupidité des bourgeois de Paris, qui, au sortir des abîmes de moellon où ils sont ensevelis, seraient disposés à admirer une plaine de la Beauce. Cependant les poétiques ombrages d'Aulhay, les collines d'Antony et de Fontenay-aux-Roses étant habités par quelques artistes qui ont voyagé, par des étrangers, gens fort difficiles, et par nombre de belles dames qui ne manquent pas de bon goût, il est à croire que les Parisiens ont raison.

Mais Sceaux possède un autre attrait non moins puissant pour le Parisien. Au milieu d'un jardin d'où la vue découvre de délicieux aspects, se trouve une immense rotonde, ouverte de toutes parts, dont le dôme aussi léger que vaste est soutenu par d'élégants piliers. Sous ce dais champêtre est une salle de danse célèbre. Il est rare que les propriétaires les plus collet-monté du voisinage n'émigrent pas une fois ou deux, pendant la saison, vers ce palais de la Terpsychore<sup>16</sup> villageoise, soit en cavalcades brillantes, soit dans ces élégantes et légères voitures qui saupoudrent de poussière les piétons philosophes. L'espoir de rencontrer là quelques femmes du beau monde et d'en être vu, l'espoir moins souvent trompé d'y voir de jeunes paysannes aussi rusées que des juges, fait voler le dimanche, au bal de Sceaux, de nombreux éssaims de clercs d'avoué, de disciples d'Esculape et de jeunes gens dont le teint blanc et la fraîcheur sont entretenus par l'air humide des arrière-boutiques parisiennes. Aussi nombre de mariages bourgeois ont commencé aux sons de l'orchestre qui occupe le centre de cette salle circulaire, et si le toit pouvait parler, que d'amours ne raconterait-il pas ? Cette intéressante mêlée rend le bal de Sceaux plus piquant que deux ou trois autres bals des environs de Paris, sur lesquels il a l'avantage inappréciable de sa rotonde, du site et de la beauté de son jardin.

<sup>16</sup> Musée de la danse.

Émilie fut la première à manifester le désir d'aller faire *peuple* à ce joyeux bal de l'arrondissement. Elle ne se promettait pas peu de plaisir à se trouver au milieu de cette assemblée. C'était la première fois qu'elle désirait errer au sein d'une telle cohue. On sait que l'inconnito est un plaisir très vif pour les grands. Mademoiselle de Fontaine se plaisait donc à se figurer d'avance toutes ces tournures citadines. Elle se voyait laissant dans plus d'un cœur bourgeois le souvenir d'un regard et d'un sourire enchanteurs. Elle n'ait déjà des danseuses à prétentions, et taillait ses crayons pour les scènes dont elle comptait enrichir les pages de son album.

Le dimanche n'arriva jamais au gré de son impatience. La société du pavillon Bonneval se mit en route à pied, afin de ne pas commettre d'indiscrétion sur le rang des personnages qui allaient honorer le bal de leur présence. On avait dîné de bonne heure, et, pour comble de plaisir, le mois de mai favorisait cette escapade aristocratique par la plus belle de ses soirées. Mademoiselle de Fontaine resta toute surprise de trouver, sous la rotonde, aussi bonne compagnie que celle dont quelques quadrilles étaient composés. Elle reconnut bien çà et là des jeunes gens qui avaient employé les économies d'un mois pour briller pendant une journée, elle vit bien quelques couples dont la joie trop franche n'accusait rien de conjugal, mais elle n'eut qu'à gagner au lieu de récolter. Elle s'étonna de voir le plaisir habillé de percale ressembler si fort au plaisir revêtu de satin, et la bourgeoise danser avec autant de grâce que la noblesse, quelquefois mieux. La plupart des toilettes étaient simples, mais bien portées. Enfin les députés qui, dans cette assemblée, représentaient les suzerains du territoire, c'est-à-dire les paysans, se tenaient avec une incroyable police dans leur coin. Il fallut même à mademoiselle Émilie une certaine étude des divers éléments qui composaient cette réunion avant qu'elle pût y trouver un sujet de plaisanterie. Mais elle n'eut ni le temps de se livrer à ses malicieuses critiques, ni le loisir d'entendre beaucoup de ces propos interrompus que Charlet, Henri Monnier et l'observateur recueillaient avec tant de délices<sup>17</sup>.

L'orgueilleuse créature rencontra subitement dans ce vaste champ, une fleur, la métaphore est de saison, dont l'éclat et les couleurs agirent sur son imagination avec tout le prestige d'une nouveauté. Il nous

17. Nicolas-Toussaint Charlet (1792-1845), peintre, dessinateur et graveur français. Bonapartiste, il a beaucoup illustré la légende napoléonienne. Également humoriste, ses légendes ne sont pas moins spirituelles que les dessins qu'elles accompagnent. Henri Monnier (1799-1877), dessinateur et employé de ministère, avait publié des albums consacrés aux *Mœurs administratives* (1828) et aux *Grisezes* (1829). Balzac l'a connu dès ses débuts.

arrive souvent de regarder une robe, une tenture, un papier blanc avec assez de distraction pour n'y pas apercevoir sur-le-champ une tache ou quelque point brillant, qui plus tard frappent tout à coup notre œil comme s'ils y survenaient à l'instant seulement où nous les voyons. Ce fut par une espèce de phénomène moral assez semblable à celui-là, que mademoiselle de Fontaine reconnut, dans le jeune homme qui s'offrait à ses regards, le type de toutes les perfections extérieures qu'elle rêvait depuis si longtemps.

En ce moment elle était assise sur une de ces chaises grossières qui décrivaient l'enceinte obligée de la salle, et elle s'était placée à l'extrémité du groupe formé par sa famille, afin de pouvoir se lever ou s'avancer suivant ses fantaisies. Elle en agissait effectivement avec les tableaux offerts par cette salle comme si c'eût été une exposition du musée, braquant avec impertinence son longnon sur une figure qui se trouvait à deux pas d'elle, et faisant ses réflexions comme si elle eût critiqué ou loué une fête d'étude, une scène de genre. Ses regards, après avoir erré sur cette vaste toile animée, furent tout à coup saisis (cette expression rendra mieux l'effet) par une figure qui semblait avoir été mise exprès dans un coin du tableau, sous le plus beau jour, comme un personnage hors de toute proportion avec le reste. Émilie s'étonna d'avoir remarqué si tard cet inconnu.

Il était grand, rêveur et solitaire. Légèrement appuyé sur une des colonnes qui supportent le toit, il avait les bras croisés et se tenait gracieusement penché comme s'il se fût placé là pour permettre à un peintre de faire son portrait. Mais cette attitude distinguée, pleine d'élégance et de fierté, n'avait rien de forcé : c'était chez lui une pose sans affectation. Aucun geste ne démontrait qu'il eût mis sa tête de trois quarts : et qu'il eût faiblement incliné sa tête à droite, comme Alexandre, lord Byron, et quelques autres grands génies, dans le seul but d'attirer sur lui l'attention. Son regard fixe et immobile paraissait suivre une danseuse, et prouvait qu'il était absorbé par cette contemplation. De beaux cheveux noirs se bouclaient naturellement sur son front élevé. Une de ses mains tenait à la fois son chapeau et une petite cravache. Enfin l'inconnu avait cette taille svelte et dégagée qui rappelle à la mémoire les belles proportions de l'Apollon.

En un seul coup d'œil mademoiselle de Fontaine remarqua l'extrême finesse de son linge, la fraîcheur de ses gants de daim sortis des ateliers de Walker<sup>18</sup>, et la pettesse d'un pied merveilleusement chaussé dans une botte du cuir le plus fin. Il n'avait sur lui aucun de

18. Ganier dont la boutique, 88 rue de Richelieu, était fréquentée par Balzac.

ces ignobles trimbórios dont se chargent les anciens peuts-mâtres de la garde nationale, ou les Adonis de complot. Seulement un ruban noir auquel était suspendu son lorgnon flotrait sur un gilet d'une blancheur irréprochable.

Jamais la difficile Émilie n'avait vu les yeux d'un homme ombragés par des cils aussi longs et aussi recourbés. Sa bouche semblait toujours prête à sourire et à relever les coins de deux lèvres éloquentes; mais cette disposition n'annonçait pas de gaieté. C'était plutôt une sorte de grâce triste. La mélancolie et la passion respiraient dans cette figure d'un teint olivâtre et mâle.

L'observateur le plus rigide n'aurait pu s'empêcher de penser, en voyant l'inconnu, que c'était un homme de talent attiré de sa région supérieure à cette fête de village par un intérêt puissant. Il y avait trop d'avvenir dans cette tête, trop de distinction dans sa personne, pour qu'on pût en dire: — Voilà un bel homme, ou un joli homme. C'était qu'on de ces personnages qu'on désire connaître.

Cette masse d'observations ne coûta guère à Émilie que deux minutes d'attention, pendant laquelle cet homme privilégié fut soumis à une analyse sévère, et après laquelle il devint l'objet d'une silencieuse et secrète admiration. Elle ne se dit pas: — Il faut qu'il soit pair de France! mais: — Oh! s'il est noble, et il doit l'être...

Elle n'acheva pas sa pensée, et se levant tout à coup, elle alla, suivie de son frère le lieutenant général, jusqu'à cette colonne en paraissant regarder avec une merveilleuse attention les joyeux quadrilles; mais, par un artifice d'optique familial à plus d'une dame, elle ne perdait pas un seul des mouvements du jeune homme dont elle s'approcha. Lorsqu'elle fut auprès de lui, il s'éloigna poliment, comme pour céder la place aux deux survenants, et il alla, près de là, s'appuyer sur une autre colonne.

La capricieuse jeune fille fut aussi piquée de la politesse de l'étranger qu'elle l'eût été d'une impertinence; et alors, dans son dépit, elle se mit à causer avec son frère en élevant la voix beaucoup plus que le bon ton ne le permettrait. Elle prit des airs de tête, fit des gestes gracieux, et rit sans trop en avoir sujet, moins pour amuser son frère, que pour attirer l'attention de l'impertinable inconnu.

Aucun de ces petits artifices ne réussit. Alors mademoiselle de Fontaine, suivant des yeux la direction que prenaient les regards du jeune homme, aperçut la cause de cette insouciance apparente.

Au milieu du quadrille qui se trouvait devant elle, dansait une jeune personne charmante, simple, pâle, et semblable à ces déités écossaises que Girodet a placées dans son immense composition des guerriers fran-

çais reçus par Ossian<sup>19</sup>. Émilie crut reconnaître en elle une jeune vicomtesse anglaise qui était venue habiter depuis peu une campagne voisine. Elle avait pour cavalier un jeune homme de quinze ans, aux mains rouges, en pantalon de nankin, en habit bleu, en souliers blancs. Il était facile de voir que son amour pour la danse ne la rendait pas difficile sur le choix de ses *partners*. Ses mouvements ne se ressentiraient pas de son apparente faiblesse; mais une rougeur légère colorait déjà ses joues blanches, et son teint commençait à s'animer.

Mademoiselle de Fontaine s'approcha du quadrille pour pouvoir examiner l'étrangère au moment où elle reviendrait à sa place, pendant que les vis-à-vis répéteraient la figure qu'elle exécutait alors. Lorsque Émilie commença cet examen, elle vit l'inconnu s'avancer, se pencher vers la jolie danseuse, et elle put entendre distinctement ces paroles, quoiqu'elles fussent prononcées d'une voix à la fois impérieuse et douce:

— Clara, je ne veux plus que vous dansiez.

Clara fit une petite moue boudeuse, mais elle inclina la tête en signe d'obéissance et fit par sourire.

Après la contredanse, le jeune homme prit toutes les précautions d'un amant, en mettant sur les épaules de la jeune fille un schall de cachemire, et il la fit asseoir de manière à ce qu'elle fût à l'abri du vent.

Puis bientôt mademoiselle de Fontaine, les vit se lever et se promener autour de l'enceinte comme des gens disposés à partir.

La curieuse Émilie trouva le moyen de les suivre sous le prétexte d'admirer les points de vue du jardin, et son frère se prêta avec une malicieuse bonhomie aux caprices d'une marche assez vagabonde. Mademoiselle de Fontaine put voir les deux inconnus monter dans un élégant tilbury que gardait un domestique à cheval et en livrée. Au moment où le jeune homme fut assis et tâcha de rendre les guides égales, elle obtint d'abord de lui un de ces regards qu'on jette sans but sur les grandes foules, mais elle eut la faible satisfaction de le voir retourner la tête à deux reprises différentes, et la jeune inconnue l'imita, par jalousie peur-être.

— Je présume que tu as maintenant assez vu le jardin, lui dit son frère, et que nous pouvons retourner à la danse.

— Je le veux bien, dit-elle. Je suis sûre que c'est la vicomtesse Abergaverny... J'ai reconnu sa livrée.

<sup>19</sup> Des 1819, Balzac écrit à sa sœur, à propos de son *Cromwell*: « Il faut que cela soit sublime tout le long, dans le genre d'*Attila* de Girodet et en peinture. Si tu as la fibre ossianique, envoie-moi des couplets. » Dans ce tableau commandé à Anne-Louis Girodet par Napoléon pour la Malmaison en 1801, le bande aveugle, entouré de « divinités écossaises » (des jeunes femmes aux opulentes chevelures rousses à peine revêues d'un voile transparent), reçoit au Vallahla les ombres des guerriers français conduits par l'aigle impériale qui les surplombe. Voir sa reproduction, p. 1635.

Le lendemain, mademoiselle de Fontaine manifesta le désir de faire une promenade à cheval. Insensiblement elle accourut à son vieil oncle et ses frères à l'accompagner dans certaines courses matinales, très saluaires, disait-elle, pour sa santé. Elle affectionnait singulièrement les maisons du village habité par la vicomtesse; mais, malgré ses manœuvres de cavalerie, elle ne rencontra pas l'inconnu aussi promptement que la joyeuse recherche à laquelle elle se livrait pouvait le lui faire espérer.

Elle retourna plusieurs fois au bal de Sceaux, sans pouvoir y rencontrer le jeune homme qui était venu tout à coup dominer ses rêves et les embellir. Quoique rien n'aguillonne plus le naissant amour d'une jeune fille qu'un obstacle, il y eut cependant un moment où mademoiselle Émilie de Fontaine fut sur le point d'abandonner son étrange et secrète poursuite; car elle désespéra presque du succès d'une entreprise dont la singularité peut donner une idée de la hardiesse de son caractère.

Elle aurait pu en effet tourner longtemps autour du village de Châtenay sans revoir son inconnu, car la jeune Clara, puisque tel est le nom que mademoiselle de Fontaine avait entendu, n'était ni vicomtesse, ni Anglaise, et l'étranger n'habitait pas plus qu'elle les bosquets fleuris et embaumés de Châtenay.

Un soir, Émilie était sortie à cheval avec son oncle, qui depuis les beaux jours avait obtenu de sa goutte une assez longue cessation d'hostilités; ils rencontrèrent la caleche de la vicomtesse. Cette fois c'était bien l'étranger. Elle avait pour compagnon un gentleman très prudent et très élégant dont la fraîcheur et le coloris, dignes d'une jeune fille, n'annonçaient pas plus la pureté du cœur qu'une brillante toilette n'est un indice de fortune. Hélas! les deux étrangers n'avaient rien dans leurs traits ou dans leur contenance qui pût ressembler aux deux séduisants portraits que l'amour et la jalousie avaient gravés dans la mémoire d'Émilie. Elle tourna bride sur-le-champ avec le dépit d'une femme frustrée dans son attente. Son oncle eut toutes les peines du monde à la suivre tant elle faisait galoper son petit cheval avec rapidité.

— Apparemment que je suis devenu trop vieux pour comprendre ces esprits de vingt ans, se dit le matin en mettant son cheval au galop, ou peut-être la jeunesse d'aujourd'hui ne ressemble-t-elle plus à celle d'autrefois... J'étais cependant un fin voilier, et j'ai toujours bien su prendre le vent. Mais qu'à donc ma nièce? La voilà maintenant qui marche à petits pas comme un gendarme en patrouille la nuit dans les rues de Paris. Ne dirait-on pas qu'elle veut cerner ce brave bourgeois qui m'a l'air d'un auteur révassant à ses poésies, car il a, je crois, un *souvenir*<sup>20</sup> en

main. Je suis par ma foi un grand sot! c'est peut-être le jeune homme en quête duquel nous sommes.

En achevant cette pensée le vieux marin fit marcher tout doucement son cheval sur le sable, de manière à pouvoir arriver sans bruit auprès de sa nièce. L'ancien voltigeur avait fait trop de noircisseurs dans les années 1771 et suivantes, époque de nos annales où la galanterie était en honneur, pour ne pas devenir sur-le-champ qu'Émilie avait, par le plus grand hasard, rencontré l'inconnu du bal de Sceaux. Malgré le voile que l'âge répandait sur ses yeux gris, le comte de Kergrouët sut reconnaître les indices d'une agitation extraordinaire chez sa nièce, en dépit de l'immobilité qu'elle essayait d'imprimer à son visage. Les yeux percants de la jeune demoiselle étaient fixés avec une sorte de stupeur sur l'étranger qui marchait paisiblement devant elle.

— C'est bien cela! se dit le marin, elle va le suivre comme un vaisseau marchand suit un corsaire dont il a peur. — Puis, quand il ne sera plus là, qu'elle l'aura vu s'éloigner, elle sera au désespoir de ne pas savoir qui elle aime, et d'ignorer si c'est un marquis ou un bourgeois. Vainement les jeunes têtes devraient toujours avoir une vieille perruque comme moi avec elles...

Alors le marin poussa tout à coup son cheval à l'improviste, de manière à faire partir celui de sa nièce; mais, passant entre elle et le jeune promeneur, il le serra de si près qu'il le força de se jeter sur le talus de verdure dont le chemin était encaissé. Arrêtant aussitôt son cheval, le comte, tout en cotère, s'écria:

— Ne pouvez-vous pas vous ranger?

— Ah! pardon, monsieur! répondit l'inconnu. J'oubliais que c'était à moi de vous faire des excuses de ce que vous m'aviez renversé.

— Eh! l'ami, reprit aigrement le marin en prenant un son de voix dont le ricanement avait quelque chose d'insultant, je suis un vieux loup de mer engravé par ici, ne vous émanchez pas avec moi, car, morbleu, j'ai la main légère!

Et en même temps le comte leva plaisamment sa cravache comme pour fouetter son cheval, mais il en toucha l'épaule de son interlocuteur.

— Ainsi, blanc-bec, ajouta-t-il, que l'on soit sage en bas de la cale.

Le jeune homme, irrité, gravit le talus de la route en entendant ce sarcasme. Il se croisa les bras et répondit d'un ton fort ému:

— Monsieur, je ne puis croire en voyant vos cheveux blancs, que vous vous amusez encore à chercher des duels...

— Cheveux blancs!... s'écria le marin en l'interrompant, tu en as menti par ta gorge, ils ne sont que gris. Si j'ai fait la cour à vos grand-

20. « Tablettes où l'on écrit ce que l'on veut se rappeler » (*Limé*).

mères je n'en suis que plus habile à la faire à vos femmes, si elles en valent la peine quelquefois...

Une dispute aussi bien commencée devint en quelques secondes si chaude, que le jeune adversaire oublia le ton de modération qu'il s'était efforcé de conserver; et, au moment où le comte de Kergrauvé vit sa nièce arriver à eux avec toutes les marques d'une vive inquiétude, il donna son nom à son antagoniste, en lui disant de garder le silence devant la jeune personne confiée à ses soins.

L'inconnu ne put s'empêcher de sourire, et remit une carte au vieux marin, en lui faisant observer qu'elle donnait son adresse à Paris, mais qu'il habitait une maison de campagne à Chevreuse; puis, après la lui avoir indiquée en peu de mots, il s'éloigna rapidement.

— Vous avez manqué blesser ce pauvre pékin, ma nièce! dit le comte en s'empressant d'aller au-devant d'Émilie. Vous ne savez donc plus tenir votre cheval en bride? Vous me laissez là compromettre ma dignité pour couvrir vos folies; tandis que si vous étiez restée, un seul de vos regards ou une de vos paroles polies, une de celles que vous dites si joliment quand vous n'êtes pas impertinente, aurait tout raccommodé, lui eussiez-vous cassé le bras.

— Eh! mon cher oncle! c'est votre cheval, et non le mien, qui est cause de cet accident. Je crois en vérité que vous ne pouvez plus monter à cheval, vous n'êtes déjà plus si bon cavalier que vous l'étiez l'année dernière. Mais au lieu de dire des riens...

— Diable! des riens!... Ce n'est donc rien qu'une impertinence à votre oncle?...

— Ne devons-nous pas aller savoir si ce jeune homme est blessé?... Il boite, mon oncle: voyez donc...

— Non, il court! Ah! je l'ai rudement moinçonné...

— Ah! mon oncle, c'est bien de vous!...

— Halte-là, ma nièce, dit le comte en arrêtant le cheval d'Émilie par la bride. Je ne vois pas la nécessité de faire des avances à quelque bou-tiquier trop heureux d'avoir été jeté à terre par une jeune fille ou un vieux marin aussi nobles que nous...

— Pourquoi croyez-vous que ce soit un roulier, mon cher oncle?... Il me semble qu'il a des manières fort distinguées...

— Tout le monde a des manières aujourd'hui, ma nièce...

— Non, mon oncle, tout le monde n'a pas l'air et la tournure que donne l'habitude des salons, et je parierais avec vous volontiers que ce jeune homme est noble.

— Vous n'avez pas trop eu le temps de l'examiner...

— Mais ce n'est pas la première fois que je le vois...

— Et ce n'est pas non plus la première fois que vous le cherchez... lui répliqua le comte en riant.

Émilie rougit, et son oncle se plut à la laisser quelque temps dans l'embarras, mais à la fin il lui dit:

— Émilie, vous savez que je vous aime comme mon enfant, précisément parce que vous êtes la seule qui ayez cet orgueil légitime que nous donne une haute naissance. Corbleu! ma petite nièce, qui aurait cru que les bons principes deviendraient si rares!... Eh bien, je veux être votre confident, ma chère petite; car je vois que ce jeune gentil-homme ne vous est pas indifférent!... Chut!... Ils se moqueraient de nous dans la famille, si nous nous embarquions sous un faux pavillon. Vous savez ce que cela veut dire. Ainsi, laissez-moi vous aider, ma nièce. Gardons-nous tous deux le secret, et je vous promets d'amener ce brick-là sous votre feu croisé, au milieu de notre salon...

— Et quand, mon oncle?...

— Demain...

— Mais, mon cher oncle, je ne serai obligée à rien?...

— À rien du tout, et vous pourrez le bombarder, l'incendier, et le laisser là comme une vieille caraque si cela vous plaît! Ce ne sera pas le premier, n'est-ce pas?...

— Que vous êtes bon! mon oncle.

Aussitôt que le comte fut rentré, il mit ses besicles, tira secrètement la carte de sa poche, et lut: M. Maximilien Longueville, rue du Sentier.

— Soyez tranquille, ma chère nièce... dit-il à Émilie, vous pouvez le harponner en toute sécurité de conscience, il appartient à une de nos familles historiques, et s'il n'est pas pair de France, il le sera infailliblement...

— D'où savez-vous cela?...

— C'est mon secret...

— Vous connaissez donc son nom?...

Le comte inclina en silence sa tête grise, qui ressemblait assez à un vieux tronc de chêne autour duquel auraient voltigé quelques feuilles roulées par le froid de l'automne.

À ce signe, sa nièce vint essayer sur lui le pouvoir toujours neuf de ses coquetteuses. Instruite dans l'art de cajoler le vieux marin, elle lui prodigua les caresses les plus enfantines, les paroles les plus tendres; elle alla même jusqu'à l'embrasser, afin d'obtenir de lui la révélation d'un secret aussi important. Le vieillard, qui passait sa vie à faire jouer à sa nièce de ces sortes de scènes, et qui les payait souvent par le prix d'une parure, ou par l'abandon de sa loge aux Italiens, se complut cette fois à se laisser prier et surtout caresser.



Mais, comme il faisait durer ses plaisirs trop longtemps, Émilie se fâcha, passa des caresses aux sarcasmes, et boudda. Elle revint, dominée par la curiosité, et le marin diplomate obtint solennellement de sa nièce une promesse d'être à l'avenir plus réservée, plus douce, moins volontaire, de dépenser moins d'argent, et surtout de lui tout dire. Le traité conclu et signé par un baiser qu'il déposa sur le front blanc de sa nièce, il l'amena dans un coin du salon, l'assit sur ses genoux; et, plaçant la carte sous ses deux pouces et ses doigts, de manière à la cacher, il découvrit lettre à lettre le nom de Longueville; puis, refusant obstinément d'en laisser voir davantage, il garda la carte.

Cet événement rendit le sentiment secret de mademoiselle de Fontaine plus intense. Elle déroula pendant une grande partie de la nuit les tableaux les plus brillants des rêves dont elle avait nourri ses espérances. Enfin, grâce à ce hasard si souvent imploré, elle avait maintenant tout autre chose qu'un être de raison pour créer une source aux richesses imaginaires dont elle se plaisait à doter sa vie future.

Ignorant, comme toutes les jeunes personnes, les dangers de l'amour et du mariage, elle se passionna pour les dehors trompeurs du mariage et de l'amour. C'est dite assez que son sentiment naquit comme naissent presque tous ces caprices du premier âge, douces et cruelles erreurs qui exercent une si fatale influence sur l'existence des jeunes filles assez inexpérimentées pour ne s'en remettre qu'à elles-mêmes du soin de leur bonheur à venir.

Le lendemain matin, avant qu'Émilie fût réveillée, son oncle avait couru à Chevreuse.

En reconnaissant, dans la cour d'un élégant pavillon, le jeune homme qu'il avait si résolument insulté la veille, il alla vers lui avec cette affectueuse politesse des vieillards de l'ancienne cour.

— Eh! mon cher monsieur, qui aurait dit que je me ferais une affaire, à l'âge de soixante-treize ans, avec le fils ou le petit-fils d'un de mes meilleurs amis?... Je suis contre-amiral, monsieur, c'est vous dire que je n'embarquasse aussi peu d'un duel que de fumer un cigare de La Havane... Dans mon temps, c'était une partie de plaisir, et deux jeunes gens ne pouvaient devenir intimes qu'après avoir vu la couleur de leur sang. Mais, ventre-dieu, hier, j'avais, en ma qualité de marin, embarqué un peu trop de rhum à bord, et j'ai sombré sur vous... Touchez-là! J'aimerais mieux recevoir cent coups de cravache d'un Longueville que de faire le moindre mal à cette famille-là...

Telle froideur que le jeune homme se fût efforcé de marquer au comte de Kergrout, il ne put longtemps tenir à la bonté et à la franchise de ses manières; il se laissa serrer la main. Alors le comte ajouta :

— Vous allez monter à cheval, ne vous gênez pas. Mais venez avec moi, à moins que vous n'avez des projets, car je vous invite à dîner aujourd'hui au pavillon de Bonneval. Mon neveu, le comte de Fontaine, y sera, et c'est un homme essentiel à connaître!... Ah! je prétends, morbleu! vous dédommager de ma brusquerie en vous présentant à cinq des plus jolies femmes de Paris. Hé! hé!... jeune homme, votre front se déride!... — J'aime les jeunes gens!... j'aime à les voir heureux. Cela me rappelle les bienfaitantes années de 1771, 1772 et autres, où les aventures ne manquaient pas plus que les duels!... On était gai, alors!... Aujourd'hui, vous raisonnez, et l'on s'inquiète de tout, comme s'il n'y avait eu ni XV<sup>e</sup> ni XVI<sup>e</sup> siècle!...

— Mais, monsieur, nous avons, je crois, raison, car le XV<sup>e</sup> siècle n'a donné que la liberté religieuse à l'Europe, et le XIX<sup>e</sup>...

— Ah! ne parlons pas politique... Je suis ultra, voyez-vous. Mais je n'empêche pas les jeunes gens d'être révolutionnaires, pourvu qu'ils me laissent la liberté de serrer ma petite queue à la Frédéric dans son raban noir...

À quelques pas de là, lorsque le comte et son jeune compagnon furent au milieu des bois, le marin, avisant un jeune boulean assez mince, artéa son cheval; et, prenant un de ses pistolets, il en logea la balle au milieu de l'arbre, à quinze pas de distance.

— Vous voyez, mon brave, que je ne crains pas un duel! dit-il avec une gravité comique, en regardant M. Longueville.

— Ni moi non plus, reprit ce dernier, qui, ayant armé promptement son pistolet, visa le trou fait par la balle du comte, et ne plaça pas la sienne très loin de ce but.

— Voilà ce qui s'appelle un jeune homme bien élevé!... s'écria le marin avec une sorte d'enthousiasme.

Alors pendant la promenade qu'il fit avec celui qu'il regardait déjà comme son neveu, il trouva mille occasions de l'interroger sur toutes les bagatelles dont la parfaite connaissance constituait, selon son code particulier, un gentilhomme accompli.

— Avez-vous des dettes?... demanda-t-il enfin à son compagnon après bien des questions.

— Non, monsieur.

— Comment! vous payez tout ce qui vous est fourni?...?

— Exactement, monsieur, autrement nous perdions tout crédit et toute espèce de considération.

— Mais au moins vous avez plus d'une maîtresse?... Ah! vous rougissez!... Ventre-dieu, mon camarade, les mœurs ont bien changé! Avec ces idées d'ordre, légal, de kantisme et de liberté, la jeunesse s'est gâtée.

Vous n'avez ni Guimard, ni Durthé<sup>21</sup>, ni créanciers, et vous ne savez pas le blason : mais, mon jeune ami, vous n'êtes pas *blêvé*!... Sachez que celui qui ne fait pas ses folies au printemps les fait en hiver. Mais ventre-dieu ! si j'ai eu 80 000 livres de rente à soixante-dix ans, c'est que j'en avais mangé le double à trente ans. Néanmoins vos imperfections ne m'empêcheront pas de vous annoncer au pavillon Bonneval. Songez que vous m'avez promis d'y venir, et je vous y attends...

— Quel singulier petit vieillard!... se dit le jeune Longueville : il est vert comme un pré; mais tout bonhomme qu'il peut paraître, je ne m'y fierai pas. J'irai au pavillon Bonneval, parce qu'il y a de jolies femmes, dit-on, mais y rester à dîner, il faudrait être fou!

Le lendemain, sur les quatre heures, au moment où toute la compagnie était éparse dans le salon ou au billard, un domestique annonça aux habitants du pavillon de Bonneval : — *M. de Longueville.*

Au nom du personnage dont le vieux comte de Kergarouët avait entretenu la famille, tout le monde, jusqu'au joueur qui allait faire une bille, accourut, autant pour observer la contenance de mademoiselle de Fontaine, que pour juger le phénix humain qui avait mérité une mention honorable au détriment de tant de rivaux.

Une mise aussi élégante que simple, des manières pleines d'aisance, des formes polies, une voix douce et d'un timbre qui faisait vibrer les cordes du cœur, concilièrent à M. Longueville la bienveillance de toute la famille. Il ne sembla pas étranger au luxe oriental de la demeure du fastueux receveur général. Quoique sa conversation fût celle d'un homme du monde, chacun put facilement deviner qu'il avait reçu la plus brillante éducation et que ses connaissances étaient aussi solides qu'étendues.

Il trouva si bien le mot propre dans une discussion assez légère suscitée par le vieux marin, sur les constructions navales, qu'une dame lui fit observer qu'il semblait être sorti de l'École Polytechnique.

— Je crois, madame, répondit-il, qu'on peut regarder comme un titre de gloire d'y avoir été élève.

Malgré toutes les instances qui lui furent faites, il se refusa avec politesse, mais avec fermeté, au désir qu'on lui témoigna de le garder à dîner, et il arrêta les observations des dames en disant qu'il était l'Hippocrate d'une jeune sœur dont la santé très délicate exigeait beaucoup de soins.

21. Marie-Madeleine Guimard (1743-1816), célèbre danseuse à laquelle Edmond de Goncourt consacra un livre en 1893 et dont un portrait par Fragonard a été conservé, était entretenue à grands frais par le prince de Soubise. Rosalie Durthé (1752-1820), comédienne et courtisane, dont le goût du luxe coûta cher au duc de Chartres et au comte d'Artois.

— Monsieur est sans doute médecin?... demanda avec ironie une des belles-sœurs d'Émilie.

— Monsieur est sorti de l'École Polytechnique ! répondit avec bonté mademoiselle de Fontaine, dont la figure s'anima des teintes les plus riches, au moment où elle apprit que la jeune fille du bal était la sœur de M. Longueville.

— Mais, ma chère, on peut être médecin et avoir été à l'École Polytechnique, n'est-ce pas, monsieur ?

— Madame, répondit le jeune homme, rien ne s'y oppose.

Tous les yeux se portèrent sur Émilie, qui regardait alors avec une sorte de curiosité inquiète le séduisant inconnu. Elle respira plus librement quand elle l'entendit ajouter en souriant :

— Je n'ai pas l'honneur d'être médecin, madame, et j'ai même renoncé à entrer dans le service des ponts-et-chaussées afin de conserver toute mon indépendance.

— Et vous avez bien fait, dit le comte. Mais comment pouvez-vous regarder comme un honneur d'être médecin?... ajouta le noble Breton. Ah ! mon jeune ami, pour un homme comme vous!...

— Monsieur le comte, je respecte infiniment toutes les professions qui ont un but d'utilité.

— Eh ! nous sommes d'accord ! — Vous respectez ces professions-là, j'imagine, comme un jeune homme respecte une douairière.

La visite de M. Longueville ne fut ni trop longue, ni trop courte. Il se retira au moment où il s'aperçut qu'il avait plu à tout le monde, et que la curiosité de chacun s'était éveillée sur son compte.

— C'est un rusé compère ! dit le comte en rentrant au salon, après l'avoir reconduit.

Mademoiselle de Fontaine, qui seule était dans le secret de cette visite, avait fait une toilette assez recherchée pour attirer les regards du jeune homme ; mais elle eut le petit chagrin de voir qu'il ne fit pas à elle autant d'attention qu'elle croyait en mériter. La famille fut assez surprise du silence dans lequel elle se renferma. En effet, Émilie était habituée à déployer pour les nouveaux venus tous les trésors de sa coquette rie, toutes les ruses de son babili spirituel, et l'inséparable étiquette de ses regards et de ses attitudes. Soit que la voix mélodieuse du jeune homme et l'attrait de ses manières l'eussent charmée, ou même qu'elle aimât sérieusement, et que ce sentiment eût opéré en elle un changement, son maintien perdit en cette occasion toute affection. Devenue simple et naturelle, elle dut sans doute paraître plus belle. Quelques-unes de ses sœurs et une vieille dame amie de la famille, pensèrent que c'était un raffinement de coquette rie. Elles sup-

posèrent que, jugeant le jeune homme digne d'elle, Émilie se proposait peut-être de ne se montrer que lentement, afin de l'éblouir tout à coup, au moment où elle lui aurait plu.

Toutes les personnes de la famille étaient curieuses de savoir ce que cette capricieuse fille pensait de ce gracieux jeune homme. Mais lorsque, pendant le dîner, chacun prit plaisir à dorer M. Longueville d'une qualité nouvelle, en prétendant l'avoir découverte, grâce à une observation que personne n'avait faite, mademoiselle de Fontaine resta muette pendant quelque temps.

Mais tout à coup un léger sarcasme de son oncle la réveilla de son apathie. Elle dit d'une manière assez épiigrammatique que cette perfection céleste devrait couvrir quelque grand défaut, et qu'elle se garderait bien de juger à la première vue un homme qui paraissait être aussi habile. Elle ajouta que ceux qui plaisaient ainsi à tout le monde ne plaisaient à personne, et que le pire de tous les défauts était de n'en avoir aucun.

Comme toutes les jeunes filles qui aiment, elle caressait l'espérance de pouvoir cacher son sentiment au fond de son cœur en donnant le change aux Argus dont elle était entourée; mais, au bout d'une quinzaine de jours, il n'y eut pas un des membres de cette nombreuse famille qui ne fût initié dans ce petit secret domestique.

Émilie eut apercevoir, à la troisième visite faite par M. Longueville, qu'elle en avait été le sujet. Cette découverte lui causa un plaisir si envivrant qu'elle l'étonna quand elle put réfléchir. Il y avait là quelque chose de pénible pour son orgueil. Habitée à se faire le centre du monde, elle était obligée de reconnaître une force qui l'attirait hors d'elle-même. Elle essaya de se révolter, mais elle ne put chasser de son cœur l'élégante image du jeune homme. Puis vinrent bientôt des inquiétudes.

En effet, deux qualités de M. Longueville, très contraires à la curiosité générale, et surtout à celle de mademoiselle de Fontaine, étaient une discrétion et une modestie incroyables. Il ne parlait jamais ni de lui, ni de ses occupations, ni de sa famille. Les finesses dont Émilie semait sa conversation et les pièges qu'elle y tendait pour se faire donner par ce jeune homme des détails sur lui-même étaient tous inutiles. Son amour-propre la rendait avide de révélations. Parlait-elle peinture? M. Longueville répondait en connaissance: Faisait-elle de la musique? Le jeune homme prouvait sans fausseté qu'il était assez fort sur le piano. Un soir, il avait enchanté toute la compagnie, lorsque sa voix délicieuse s'unit à celle d'Émilie dans un des plus beaux duos de Cimarosa. Mais, quand on essaya de s'informer s'il était artiste, il plaisanta avec tant de

grâce, qu'il ne passa pas aux femmes, et même aux plus exercées dans l'art de deviner les sentiments, la possibilité de décider ce qu'il était réellement. Avec quelque courage que le vieil oncle jetât le grappin sur ce bâtiment, Longueville s'esquivait avec tant de souplesse, qu'il sut conserver tout le charme du mystère. Il lui fut d'autant plus facile de rester *le bel inconnu* au pavillon Bonneval, que la curiosité n'y excédait pas les bornes de la politesse.

Alors Émilie, que cette réserve tourmentait, espéra tirer meilleur parti de la sœur que du frère pour ces sortes de confidences. Secondée par son oncle, qui s'entendait aussi bien à cette manœuvre qu'à celle d'un bâtiment, elle essaya de mettre en scène le personnage jusqu'alors muet de mademoiselle Clara Longueville. La société du pavillon Bonneval manifesta bientôt le plus grand désir de connaître une aussi aimable personne, et de lui procurer quelque distraction. Un bal sans cérémonie fut proposé et accepté.

Les dames ne désespèrent pas complètement de faire parler une jeune fille de seize ans.

Malgré ces petits nuages amoncés par ces mystères et créés par la curiosité, un jour éclatant éclairait la vie de mademoiselle de Fontaine. Elle jouissait délicieusement de l'existence depuis qu'elle la rapportait à un autre qu'à elle. Elle commençait à concevoir les rapports sociaux. Soit que le bonheur nous rende meilleurs, soit qu'elle fût trop occupée pour tourmenter les autres, elle devint moins caustique, plus indulgente, plus douce; et le changement de son caractère enchantait sa famille étonnée. Peut-être, après tout, son amour allait-il être plus tard un égoïsme à deux.

Attendre l'arrivée de son timide et secret adorateur, était une joie céleste. Sans qu'un seul mot d'amour eût été prononcé entre eux, elle savait qu'elle était aimée, et avec quel art ne se plaisait-elle pas à faire déployer au jeune inconnu tous les trésors de son instruction! Elle s'aperçut qu'elle en était observée, avec soin, et alors elle essaya de vaincre tous les défauts que son éducation avait laissé croître en elle. C'était déjà un premier hommage rendu à l'amour, et un reproche cruel qu'elle s'adressait à elle-même. Elle voulait plaire, elle enchantait; elle aimait, elle fut idolâtrée.

Sa famille sachant qu'elle était puissamment gardée par son orgueil, lui donnait assez de liberté pour qu'elle pût savourer toutes ces petites félicités enfantines qui donnent tant de charme et de violence aux premières amours. Plus d'une fois le jeune homme et mademoiselle de Fontaine se mirent à errer dans les allées d'un parc assez vaste où la nature était parée comme une femme qui va au bal. Plus d'une fois, ils

eurent de ces entretiens sans but et sans physionomie dont les phrases les plus vides de sens sont celles qui cachent le plus de sentiments. Ils admirèrent souvent ensemble le soleil couchant et ses riches couleurs; cueillirent des marguerites, pour les effeuiller; et chantèrent les duos les plus passionnés, en se servant des notes rassemblées par Pergolèse ou Bofieldieu<sup>22</sup>, comme de truchements fidèles pour exprimer leurs secrets.

Le jour du bal arriva. Clara Longueville et son frère, que les valets s'obstinaient à décorer de la noble particule, en furent les plus beaux ornements; et, pour la première fois de sa vie, mademoiselle de Fontaine vit le triomphe d'une jeune fille avec plaisir. Elle prodigua sincèrement à Clara ces caresses gracieuses et ces petits soins que les femmes ne se rendent ordinairement entre elles que pour exciter la jalousie des hommes. Mais Émilie avait un but, elle voulait surprendre des secrets. Mademoiselle Longueville montra plus de réserve encore que son frère. Elle déploya même en sa qualité de fille, plus de finesse et d'esprit que lui; car elle n'eut pas même l'air d'être discrète; mais elle eut soin de tenir la conversation sur des sujets étrangers à tout intérêt individuel, et sut l'empêcher d'un si grand charme, que mademoiselle de Fontaine en conçut une sorte d'envie, et surnomma Clara la sirène.

Émilie avait formé le dessein de faire causer Clara, ce fut Clara qui interrogea Émilie. Elle voulait la juger, elle en fut jugée. Elle se dépitait souvent d'avoir laissé percer son caractère dans quelques réponses que lui arracha malicieusement Clara, dont l'air modeste et candide élogiait tout soupçon de perfidie.

Il y eut un moment où mademoiselle de Fontaine parut fâchée d'avoir fait contre les roturiers une imprudente sortie provoquée par Clara.

— Mademoiselle, lui dit cette charmante créature, j'ai tant entendu parler de vous par Maximilien, que j'avais le plus vif désir de vous connaître par attachement pour lui; mais vouloir vous connaître, c'est vouloir vous aimer.

— Ma chère Clara, j'avais peur de vous déplaire en parlant ainsi de ceux qui ne sont pas nobles.

— Oh! rassurez-vous. Aujourd'hui, ces sortes de discussions sont sans objet, et, quant à moi, elles ne m'atteignent pas. Je suis en dehors de la question.

22. Pergolèse (1710-1736), compositeur italien, dont l'opéra *La Serva Padrona*, joué à Paris en 1752, est à l'origine de la « querelle des bouffons ». François Adrien Bofieldieu (1755-1834), compositeur français, auteur de nombreux opéras dont *La Dame blanche* (1825).

Tout ambitieuse que fut cette réponse, mademoiselle de Fontaine en ressentit une joie profonde; car, semblable à tous les gens passionnés, elle l'expliqua comme s'expliquent les oracles, dans le sens qui s'accordait avec ses désirs. Alors elle s'élança à la danse, plus joyeuse que jamais; et, en regardant M. Longueville, dont les formes et l'élégance surpassaient peut-être celles de son type imaginaire, elle ressentit une satisfaction de plus en songeant qu'il était noble. Ses yeux noirs scintillaient, et elle dansa avec tout le plaisir qu'on trouve à ce mystérieux dédale de pas et de mouvements en présence de celui qu'on aime. Jamais ils ne s'entendirent mieux qu'en ce moment; et plus d'une fois ils sentirent le bout de leurs doigts frémir et trembler, lorsque les lois de la contredanse leur imposèrent la douce tâche de les effleurer.

Les deux amants atteignirent le commencement de l'automne, au milieu des fêtes et des plaisirs de la campagne, en se laissant doucement abandonner au courant du sentiment le plus doux de la vie, et en lui permettant de se fortifier par mille petits accidents que chacun peut imaginer, car les amours se ressemblent toujours en quelques points. Ils s'étudiaient autant que l'on peut s'étudier quand on aime.

— Enfin, disait le vieil oncle qui suivait les deux jeunes gens de l'œil, comme un naturaliste examine un insecte au microscope, jamais affaire n'a si vite tourné en mariage d'inclination.

Ce mot effraya M. et madame de Fontaine. Le vieux Vendéen cessa d'être aussi indifférent au mariage de sa fille qu'il avait naguère promis de l'être. Il alla chercher à Paris des renseignements qu'il n'y trouva pas. Inquiet de ce mystère, et ne sachant pas encore quel serait le résultat de l'enquête qu'il avait pué un administrateur parisien de lui faire sur la famille Longueville, il eut devoir avertir sa fille de se conduire prudemment. L'observation paternelle fut reçue avec une femme obéissante pleine d'honneur.

— Au moins, ma chère Émilie, si vous l'aimez, ne le lui avouez pas...

— Mon père, il est vrai que je l'aime, mais j'attendrai pour le lui dire que vous me le permettiez.

— Cependant, Émilie, songez que vous ignorez encore quelle est sa famille, son état.

— Si je l'ignore, c'est que je le veux bien. Mais, mon père, vous avez souhaité me voir mariée, vous m'avez donné la liberté de faire un choix; le mien est fait irrévocablement. Que faut-il de plus?

— Il faut savoir, ma chère enfant, si celui que tu as choisi est fils d'un pair de France... répondit ironiquement le vénérable gentilhomme.

Émilie resta un moment silencieuse; mais relevant bientôt la tête, elle regarda son père, en lui disant avec une sorte d'inquiétude:

— Est-ce que les Longueville... ?

— Sont éteints en la personne du vieux duc qui a péri sur l'échafaud en 1793. Il était le dernier rejeton de la dernière branche cadette...

— Mais, mon père, il y a de fort bonnes maisons issues de bâtards... L'histoire de France est pleine de princes qui mettraient des barres à leurs écus<sup>23</sup>.

— Tes idées ont bien changé ! dit le vieux gentilhomme en souriant. Le lendemain était le dernier jour que la famille de M. de Fontaine dit passer au pavillon Bonneval. Émilie, que l'avis de son père avait fortement inquiété, attendit avec une vive impatience l'heure à laquelle M. Longueville avait l'habitude de venir, afin d'obtenir de lui une explication.

Elle sortit après le dîner et alla errer dans le parc; car elle savait que l'empressé jeune homme viendrait la surprendre au sein du bosquet sombre où ils causaient souvent. Aussi ce fut de ce côté qu'elle se dirigea en songeant à la manière dont elle s'y prendrait pour réussir à surprendre un secret si important sans se compromettre. C'était chose difficile.

En effet, jusqu'à présent, aucun aveu direct n'avait sanctionné le sentiment qui l'unissait à M. Longueville. Elle avait secrètement joué, comme lui, de la douceur d'un premier amour; mais aussi fiers l'un que l'autre, il semblait que chacun d'eux craignît de s'avouer qu'il aimât.

Maximilien Longueville, à qui Clara avait inspiré des soupçons qui n'étaient pas sans fondement sur le caractère d'Émilie, se trouvait à chaque instant emporté par la violence d'une passion de jeune homme, et retenu par le désir de connaître et d'éprouver la femme à laquelle il devait confier tout son avenir et le bonheur de sa vie. Il ne voulait essayer de combattre les préjugés qui gâtaient le caractère d'Émilie, préjugés que son amour ne l'avait pas empêché de reconnaître en elle, qu'après s'être assuré qu'il en était aimé, car il ne voulait pas plus hasarder le sort de son amour que celui de sa vie entière. Alors il s'était constamment tenu dans un silence que ses regards, son attitude et ses moindres actions démentaient.

De l'autre côté, la fierté naturelle à une jeune fille, encore augmentée chez mademoiselle de Fontaine par la sorte vanité que lui donnaient sa naissance et sa beauté, l'empêchait d'aller au-devant d'une déclaration qu'une passion croissante lui persuadait quelquefois de solliciter.

Aussi les deux amants avaient instinctivement compris leur situation sans s'expliquer leurs secrets motifs; car il y a des moments de la vie où le vague plat à de jeunes âmes: et par cela même que l'un et l'autre

avaient trop tardé de parler, ils semblaient tous deux se faire un jeu cruel de leur attente, l'un cherchant à découvrir s'il était aimé par l'effort que colletterait un aveu à son orgueilleuse maîtresse; et l'autre, espérant de voir rompre à tout moment un trop respectueux silence.

Mademoiselle de Fontaine s'était assise sur un banc rustique, et songeait à tous les événements qui venaient de se passer. Chaque jour de ces trois mois lui semblait être le brillant pétale d'une fleur radieuse et embaumée. Les craintes de son père étaient les dernières dont son âme pouvait être atteinte. Elle en fit même justice par deux ou trois de ces réflexions de jeune fille inexpérimentée qui lui semblaient victorieuses. Avant tout, elle convint avec elle-même qu'il était impossible qu'elle se trompât; en effet, pendant toute une saison, elle n'avait pu apercevoir en M. Maximilien, ni un seul geste, ni une seule parole qui indiquassent une origine ou des occupations communes; et il avait dans la discussion une habitude qui décelait un homme occupé des hauts intérêts du pays.

— D'ailleurs, se dit-elle, un homme de bureau, un financier ou un commerçant n'aurait pas eu le loisir de rester une saison entière à me faire la cour au milieu des champs et des bois, en dispensant son temps aussi libéralement qu'un noble qui a devant lui toute une vie libre de soins.

Elle était plongée dans une méditation beaucoup plus intéressante pour elle que toutes ces pensées préliminaires, quand un léger bruissement du feuillage lui annonça que depuis un moment elle était sans doute contemplée avec la plus profonde admiration.

— Savez-vous que cela est fort mal, lui dit-elle en souriant, de surprendre ainsi les jeunes filles !

— Surtout, répondit-il, lorsqu'elles sont occupées de leurs secrets.

— Pourquoi n'aurais-je pas les miens, puisque vous avez les vôtres?... ?

— Vous pensiez donc réellement à vos secrets ? reprit-il en riant.

— Non, je songeais aux vôtres. Les miens?... je les connais...

— Mais, s'écria doucement le jeune homme en saisissant le bras de mademoiselle de Fontaine et le mettant sur le sien, car elle s'était levée, peut-être mes secrets sont-ils les vôtres; et vos secrets, les miens. Ils avaient fait quelques pas et se trouvaient sous un massif d'arbres que les couleurs du couchant enveloppaient comme d'un nuage rouge et brun. Cette magie naturelle imprimait une sorte de solennité à ce moment.

L'action vive et libre du jeune homme, et surtout l'agitation de son cœur bouillant dont le bras frais de la jeune fille sentait les pulsations préépriées, l'avaient jetée dans une exaltation d'autant plus puissante qu'elle n'était excitée que par les accidents les plus simples et les plus innocents. La réserve dans laquelle vivent les jeunes filles du grand monde donne une force incroyable aux explosions de leurs sentiments,

23. Une barre à l'écu désigne la branche bâtarde d'une maison.

et c'est un des plus grands dangers qui puisse les attendre quand elles rencontrent un amant passionné.

Jamais les yeux d'Émilie et de Maximilien n'avaient tant parlé. En proie à cette ivresse, ils oublièrent aisément les petites suppositions de l'orgueil, de la défiance, et les froides considérations de leur raison. Ils ne purent même s'exprimer d'abord que par un serrement de main qui servit d'interprète à leurs joies et à leurs pensées.

— Monsieur, dit en tremblant et d'une voix émue mademoiselle de Fontaine après un long silence et après avoir fait quelques pas avec une certaine lenteur, j'ai une question à vous faire. Mais, songez, de grâce, qu'elle n'est en quelque sorte commandée par la situation assez étrange où je me trouve vis-à-vis de ma famille.

Une pause effrayante pour Émilie succéda à ces phrases qu'elle avait presque bégayées; et, pendant le moment que dura le silence, cette jeune fille si fière n'osa soutenir le regard éblouissant de celui qu'elle aimait, car elle avait un secret sentiment de la bassesse des mois suivants qu'elle ajouta:

— Fêces-vous noble?...

Quand ces dernières paroles furent prononcées, elle aurait voulu être au fond d'un lac.

— Mademoiselle, reprit gravement M. Longueville dont la figure s'altéra sensiblement, et qui contracta une sorte de dignité sévère, je vous promets de répondre sans détour à cette demande quand vous aurez répondu avec sincérité à celle que je vais vous faire...

Il quitta le bras de la jeune fille, qui, tout à coup, se crut seule dans la vie, et il lui dit:

— Dans quelle intention me questionnez-vous sur ma naissance?...

Elle demeura immobile, froide et muette.

— Mademoiselle, reprit Maximilien, n'allons pas plus loin, si nous ne nous comprenons pas. — Je vous aime!... ajouta-t-il d'un son de voix profond et attendri.

— Eh bien, reprit-il d'un air joyeux après avoir entendu l'exclamation de bonheur que la jeune fille ne put retenir, pourquoi me demander si je suis noble?...?

— Parlerait-il ainsi s'il ne l'était pas?... s'écria une voix intérieure, qu'Émilie crut sortie du fond de son cœur. Elle releva gracieusement la tête, sembla puiser une nouvelle vie dans le regard du jeune homme, et lui tendit le bras comme pour faire une nouvelle alliance.

— Vous avez cru que je tenais beaucoup à des dignités? demanda-t-elle avec une finesse malicieuse.

— Je n'ai pas de titres à offrir à ma femme! répondit-il d'un air moité gai, moitié sérieux. Mais si je la prends dans un haut rang et parmi

celles que leur fortune a habituées au luxe et aux plaisirs de l'opulence, je sais à quoi un tel choix m'oblige. L'amour donne tout, ajouta-t-il avec gaieté, mais aux amans seulement. Quant aux époux, il leur faut un peu plus que le dôme du ciel, des fruits et le tapis des prairies.

— Il est riche, se dit-elle. Quant aux titres, il veut peut-être m'éprouver!... On lui aura dit que j'étais entichée de noblesse, et que je n'avais voulu épouser qu'un pair de France. Ce sont mes bégueules de secours qui m'auront joué ce tour-là.

— Je vous assure, monsieur, que j'ai eu des idées bien exagérées sur la vie et le monde; mais aujourd'hui, dit-elle en le regardant d'une manière à le rendre fou, je sais où sont nos véritables richesses.

— J'ai besoin de croire que vous parlez à cœur ouvert, répondit-il avec une sorte de gravité douce. Mais cet hiver, ma chère Émilie, dans moins de deux mois peut-être, je serai fier de ce que je pourrai vous offrir, si vous tenez aux jouissances de la fortune. Ce sera le seul secret que je garderai là (il montra son cœur), car de sa réussite dépend mon bonheur... je n'ose dire le nôtre...

— Oh! dites, dites...

Ce fut au milieu des plus doux propos qu'ils revinrent à pas lents rejoindre la compagnie au salon. Jamais mademoiselle de Fontaine ne trouva son amant plus aimable, et aussi spirituel. Ses formes sveltes, ses manières engageantes lui semblèrent plus charmantes encore depuis une conversation qui venait en quelque sorte de lui confirmer la possession d'un cœur digne d'être envié par toutes les femmes.

Ils chantèrent un duo italien avec une expression si ravissante, que l'assemblée les applaudit avec une sorte d'enthousiasme. Leur adieu eût un accent de convention qui cachait le sentiment le plus délicieux. Enfin cette journée devint pour la jeune fille comme une chaîne qui la lia pour toujours à la destinée de ce brillant inconnu. La force et la dignité qu'il avait déployées dans la scène secrète pendant laquelle ils s'étaient révélés leurs sentiments, avaient peut-être aussi imposé à mademoiselle de Fontaine ce respect sans lequel il n'y a pas de véritable amour.

Lorsque, restée seule avec son père dans le salon, le vénérable Vendéen s'avança vers elle, lui prit affectueusement les mains, et lui demanda si elle avait acquis quelque lumière sur la fortune, l'état et la famille de M. de Longueville, elle répondit:

— Oui, mon cher et bien-aimé père, je suis plus heureuse que je ne pouvais le désirer, et M. de Longueville est le seul homme que je veuille épouser.

— C'est bien, Émilie, reprit le comte, je sais ce qui me reste à faire.

— Connaissez-vous quelque obstacle? demanda-t-elle avec une véritable anxiété.

— Ma chère enfant, ce jeune homme est absolument inconnu; mais, à moins que ce ne soit un malhonnête homme, du moment où tu l'aimes, il m'est aussi cher qu'un fils.

— Un malhonnête homme!... reprit Émilie; oh! je suis bien tranquille! mon oncle peut vous répondre de lui, car c'est lui qui nous l'a présenté!...

— Dites, cher oncle, a-t-il été flibustier, forban, corsaire?...

— Bon! je savais bien que j'allais me trouver là, s'écria le vieux marin en se réveillant.

Il regarda dans le salon; mais sa nièce avait disparu comme un feu Saint-Elme, pour se servir de son expression habituelle.

— Eh bien! mon oncle, reprit M. de Fontaine; comment avez-vous pu nous cacher tout ce que vous saviez sur ce jeune homme? Vous avez cependant dû vous apercevoir de nos inquiétudes. Est-il de bonne famille?

— Je ne le connais ni d'Ève ni d'Adam! s'écria le comte de Kergarouët. Me fiant au tact de cette petite folle, je lui ai amené son Adonis par un moyen à moi connu. Je sais qu'il tire le pistolet admirablement, chasse très bien, joue merveilleusement au billard, aux échecs, au trictrac, et qu'il fait des armes et monte à cheval comme feu le chevalier de Saint-Georges. Il a une érudition consécée relativement à nos vignobles. Il calcule comme Barême, dessine, danse et chante bien<sup>24</sup>. Que diable avez-vous donc, vous autres? — Si ce n'est pas là un gentilhomme parfait, montrez-moi un bourgeois qui sache tout cela. Trouvez-moi un homme qui vive aussi noblement que lui... Fais-t-il quelque chose? Compromet-il sa dignité à aller dans des bureaux, à se courber devant de petits gentilshommes que vous appelez des directeurs généraux?... Il marche droit... C'est un homme. Mais, au surplus, je viens de retrouver dans la poche de mon gilet la carte qu'il m'a donnée quand il croyait que je voulais lui couper la gorge. Pauvre innocent! La jeunesse d'aujourd'hui n'est guère rusée! Tenez, la voici.

— Rue du Sentier, n° 5... dit M. de Fontaine en murmurant pendant qu'il cherchait à se rappeler, parmi tous les renseignements qu'on lui avait donnés, celui qui pouvait concerner le jeune inconnu. Que diable cela signifie-t-il? Ceci est la demeure de MM. Georges Brummer, Schilken et compagnie. Ce sont des banquiers dont le principal commerce est celui des mousselines, calicots, toiles peintes, que sais-je! —

24. Le chevalier de Saint-Georges (1739-1789), violoniste et compositeur français né à la Gandeloupe, qui fut également soldat, escrimeur et joueur. Bertrand-François Barême (1640-1703) mathématicien et « expert » de la Chambre des comptes; auteur d'un *Livre des comptes jadis*, il a donné son nom à ce type d'ouvrages.

Ah! ah! j'y suis. Longueville, le député, a un intérêt dans leur maison. — Oui, mais je ne connais à Longueville qu'un fils de trente-deux ans, qui ne ressemble pas du tout à celui-ci. Il lui donne cinquante mille livres de rente en mariage, afin de lui faire épouser la fille d'un ministre, car il a envie d'être pair tout comme un autre. — Jamais je ne lui ai entendu parler de ce fils-là. — Il a bien deux filles; mais aucune, il me semble, ne se nomme Clara. Au surplus, permis à plus d'un intriguant de s'appeler Longueville. — Mais la maison Brummer, Schilken et compagnie, n'est-elle pas à moitié ruinée par une spéculation au Mexique ou aux Indes?... J'éclaircirai tout cela.

— Tu parles tout seul comme si tu étais sur un théâtre, et tu parais me compter pour zéro, dit tout à coup le vieux marin. Tu ne sais donc pas que s'il est gentilhomme, j'ai plus d'un sac dans mes épaules pour parer à son défaut de fortune?

— Quant à cela!... dit M. de Fontaine en agitant la tête de droite à gauche, M. de Longueville le député n'a même pas acheté de savonnerie à vilain<sup>25</sup>. Avant la révolution il était procureur, et le *dé* qu'il a pris depuis la restauration lui appartient tout autant que la moitié de sa fortune.

— Bah! bah!... s'écria gaiement le marin, heureux ceux dont les pères ont été perdus!...

Trois ou quatre jours après cette mémorable journée, et par une de ces belles matinées du mois de novembre qui font voir aux Parisiens leurs boulevards nettoyés soudain, grâce au froid piquant d'une première gelée, mademoiselle de Fontaine, parée d'une fourrure nouvelle qu'elle voulait mettre à la mode, était sortie avec une de ses sœurs et madame la baronne de Fontaine sur lesquelles elle avait jadis décoché le plus d'épigrammes.

Ces trois dames étaient bien moins invitées à cette promenade parisienne par l'envie d'essayer une voiture très élégante et des robes qui devaient donner le ton aux modes de l'hiver, que par le désir de voir une merveilleuse pèlerine dont une de leurs amies avait remarqué la coupe élégante et originale, dans un riche magasin de lingerie situé au coin de la rue de la Paix.

Quand les trois dames furent entrées dans la boutique, madame la baronne de Fontaine tira Émilie par la manche et lui montra des yeux M. Maximilien Longueville assis dans le comptoir, et rendant avec toute la grâce mercantile en usage la monnaie d'une pièce d'or à la lingère avec laquelle il semblait en conférence, car il tenait à la main quelques échantillons qui ne laissaient aucun doute sur son honorable profession.

25. \*Charge achetée par un roumier pour s'annobler\* (*Littér.*).

Émilie pâlit; et, sans qu'on pût s'en apercevoir, elle fut saisie d'un frisson glacial. Cependant, grâce au savoir-vivre de la bonne compagnie, elle dissimula parfaitement la rage qu'elle avait dans le cœur, et répondit à sa sœur un : — Je le savais !... dont la richesse d'intonation et l'accent inimitable eussent fait envie à mademoiselle Mars.

Elle s'avança vers le comptoir. M. Longueville leva la tête, mit les échantillons dans sa poche de côté avec une grâce et un sang-froid désespérant; et, saluant mademoiselle de Fontaine, il s'approcha d'elle en lui jetant un regard pénétrant.

— J'enverrai, dit-il à la lingère qui l'avait suivi d'un air très inquiet, j'enverrai régler ce compte, car ma maison le veut ainsi.

— Mais tenez, ajouta-t-il à l'oreille de la jeune femme en lui remettant un billet de mille francs, prenez. — Ce sera une affaire entre nous.

— Vous me pardonnez, j'espère, mademoiselle, dit-il en se retournant vers Émilie. Vous aurez la bonté d'excuser la tyrannie qu'exercent les affaires.

— Mais il me semble, monsieur, que cela m'est fort indifférent... répondit mademoiselle de Fontaine en le regardant avec une assurance et un air d'insouciance moqueuse qui pouvaient faire croire qu'elle le voyait pour la première fois.

— Parlez-vous sérieusement ? demanda Maximilien d'une voix altérée. Émilie lui avait tourné le dos avec une incroyable impétuosité. Ce peu de mots, ayant été prononcés à voix basse, avait échappé à la curiosité des deux sœurs de l'orgueilleuse fille. En quelques secondes la pélerine fut achetée, et mademoiselle de Fontaine remonta précipitamment en voiture.

Quand les trois dames furent placées dans l'élégante caleche, Émilie, qui se trouvait assise sur le devant, ne put s'empêcher d'embrasser par son dernier regard, la profondeur de cette odieuse boutique, au sein de laquelle elle vit M. Maximilien, pâle, immobile, les bras croisés, et resté debout dans l'attitude d'un homme supérieur au mal dont il était si subitement atteint. Leurs yeux se rencontrèrent; et, semblables à deux éclairs, ils se lancèrent deux rayons d'une implacable rigueur. Chacun d'eux espéra qu'il blessait cruellement le cœur qu'il aimait, et une minute après, ils se trouvèrent aussi loin l'un de l'autre que s'ils eussent été, l'un à la Chine et l'autre au Groënlant.

La vanité a un souffle qui dessèche tout, et en ce moment mademoiselle de Fontaine vivait dans la froide atmosphère de ce sentiment. En proie au plus violent combat qui puisse agiter le cœur d'une jeune fille, elle recueillit la plus ample moisson de douleurs que jamais les préjugés et les peccesses eussent semée dans une âme humaine. Son visage frais et

velouté nagnère, était sillonné de tons jaunes, de taches rouges, et parfois les teintes blanches de ses joues se verdissaient soudain. Dans l'espoir de dérober son trouble à ses sœurs, elle leur montra en riant soit des passants, des toilettes, soit des choses ridicules; mais ce rire était convulsif, et intérieurement elle se sentait plus vivement blessée de la compassion silencieuse dont ses généreuses compagnes l'accablèrent à leur insu, que des épiigrammes par lesquelles elles auraient pu se venger. Elle employa tout son esprit à entraîner ses deux sœurs dans une conversation dont elle essaya de se faire une arme contre elles, cherchant à exhaler sa colère par des contradictions insensées. Elle accabla le commerce et les négociants des injures les plus piquantes et d'épiigrammes de mauvais ton.

Elle rentra pour se mettre au lit; car elle fut saisie d'une fièvre dont le caractère eut d'abord quelque chose de dangereux. Mais au bout de huit jours, les soins de ses parents, ceux du médecin, la rendirent aux vœux de sa famille. Chacun espéra que cette leçon pourrait servir à dompter le caractère d'Émilie; mais elle reprit insensiblement ses anciennes habitudes; et, au bout de quinze jours, elle voulut s'élaner de nouveau dans le monde.

Elle prétendit qu'il n'y avait pas de honte à se tromper; que, si elle avait comme son père, quelque influence à la Chambre, elle provoquerait une loi pour obtenir que les commergants, surtout les marchands de calicot, fussent marqués au front comme les moutons du Berry, jusqu'à la troisième génération; ou que les nobles eussent seuls le droit de porter ces anciens habits français qui allaient si bien aux courtisans de Louis XV; qu'enfin c'était peut-être un malheur pour la monarchie, s'il n'y avait aucune différence entre un marchand et un pair de France; puis mille autres plaisanteries faciles à deviner, se succédaient rapidement quand un incident imprévu la mettait sur ce sujet.

Mais ceux qui aimaient Émilie remarquaient à travers ses railleries une teinte de mélancolie, qui leur fit croire que M. Maximilien Longueville régnaît toujours au fond de ce cœur inexplicable. Parfois elle devenait douce comme pendant la saison fugitive qui vit naître son amour, et parfois aussi elle se montrait plus insupportable qu'elle ne l'avait jamais été; mais chacun excusait en silence les inégalités d'une humeur qui prenait sa source dans une souffrance tour à la fois secrète et connue.

Le comte de Kergarouët obtint un peu d'empire sur elle, grâce à un surcroît de prodigalités, genre de consolation qui manque rarement son effet sur les jeunes Parisiennes.

La première fois que mademoiselle de Fontaine alla au bal, ce fut chez l'ambassadeur de Naples. Au moment où elle prit place au plus brillant des quadrilles, elle aperçut M. Longueville à quelques pas d'elle, et son



amant dédaigné fit un léger signe de tête au partner à qui elle donnait la main.

— Ce jeune homme est un de vos amis?... demanda-t-elle à son cavalier d'un air de dédain.

— Je le crois, répondit-il. — C'est mon frère.

Émilie ne put s'empêcher de tressaillir.

— Ah! si vous le connaissiez!... reprit-il d'un ton d'enthousiasme.

C'est bien la plus belle âme qui soit au monde...

— Savez-vous mon nom?... lui demanda Émilie en l'interrompant avec vivacité.

— Non, mademoiselle. C'est un crime, je l'avoue, que de ne pas avoir retenu un nom qui est sur toutes les lèvres, je devrais dire dans tous les cœurs. Cependant, j'ai une excuse valable: j'arrive d'Allemagne. Mon ambassadeur, qui est à Paris en congé, m'a envoyé ce soir ici pour servir de

chaperon à son aimable femme, que vous pouvez voir là-bas dans un coin.

— Mais c'est un masque tragique! dit Émilie, après avoir examiné l'ambassadice.

— C'est cependant sa figure... reprit en riant le jeune homme. Il faudra bien que je la fasse danser! aussi, ai-je voulu avoir une compensation...

Mademoiselle de Fontaine s'inclina.

— J'ai été bien surpris, continua le babillard secrétaire d'ambassade, de trouver mon frère ici. En arrivant de Vienne, j'ai appris que le pauvre garçon était malade et au lit. Je comptais bien le voir avant d'aller au bal; mais la politique ne nous laisse pas toujours le loisir d'avoir des affections de famille; et, en effet, *la donna della casa* ne m'a pas permis de monter chez mon pauvre Maximilien.

— Monsieur votre frère n'est pas comme vous dans la diplomatie?... dit Émilie.

— Non, le pauvre garçon!!...

L'étourdi secrétaire soupira et reprit:

— Il s'est sacrifié pour moi!... Lui et ma sœur Clara ont renoncé volontairement à la fortune de mon père, afin qu'il pût réunir sur ma tête un immense majorat; car mon père rêvait la patrie, comme tous ceux qui votent pour le ministère. — Il a la promesse d'être nommé pair, ajouta-t-il à voix basse. — Alors mon frère, après avoir réuni quelques capitaux, s'est mis dans une maison de banque, et il a promptement réussi!... — Je sais qu'il vient de faire avec le Brésil une spéculation qui peut le rendre millionnaire; et je suis tout joyeux d'avoir contribué par mes relations diplomatiques à lui en assurer le succès. J'attends même avec impatience une dépêche de la légation brésilienne qui sera de nature à lui dérider le front. — Comment le trouvez-vous?

— Mais la figure de monsieur votre frère ne me semble pas être celle d'un homme occupé d'argent...

Le jeune diplomate scruta par un seul regard la figure en apparence calme de sa danseuse.

— Comment, dit-il en souriant, les demoiselles devinent donc aussi les pensées d'amour à travers les fronts muets?

— Monsieur votre frère est amoureux?... demanda-t-elle en laissant échapper un geste de curiosité.

— Oui! Ma sœur Clara, pour laquelle il a des soins maternels, m'a écrit qu'il s'était amouraché, cet été, d'une fort jolie personne; mais depuis, je n'ai pas eu de nouvelles de ses amours. — Croiriez-vous que le pauvre garçon se levait à cinq heures du matin, et allait expédier ses affaires, afin de pouvoir se retrouver à quatre heures à la campagne de la belle; aussi a-t-il abîmé un charmant cheval de race pure dont je lui avais fait cadeau. Pardonnez-moi mon babill, mademoiselle, mais j'arrive d'Allemagne; et, depuis un an, je n'ai pas entendu parler correctement le français; je suis servi de visages français et rassasié d'allemands, si bien que, dans ma rage patriotique, je parlerais, je crois, aux chînâtes d'un candélabre, pourvu qu'elles fussent faites en France. Puis si je cause avec autant d'abandon pour un diplomate, la faute en est à vous, mademoiselle... n'est-ce pas vous qui m'avez montré mon frère?... et quand il est question de lui je suis intarissable. Oh! je voudrais pouvoir dire à la terre entière combien il est bon et généreux. Il ne s'agissait de rien moins que de cent vingt mille livres de rente, que rapporte la terre de Longueville et dont il a laissé disposer en ma faveur!

Si mademoiselle de Fontaine obtint des révélations aussi importantes, elle les dut en partie à l'adresse avec laquelle elle sut interroger son confiant cavalier, du moment où elle apprit qu'il était le frère de son amant dédaigné. Cette conversation tenue à voix basse et maintes fois interrompue roula sur tant de sujets divers, qu'il est inutile de la rapporter en entier.

— Est-ce que vous avez pu, sans quelque peine, voir monsieur votre frère vendre des mousselines et des calicots?... demanda Émilie, après avoir accompli la troisième figure de la contradanse.

— D'où savez-vous cela?... lui demanda le diplomate; car, Dieu merci! tout en débitant un flux de paroles, j'ai déjà l'art de ne dire que ce que je veux, ainsi que tous les apprentis ambassadeurs de ma connaissance.

— Vous me l'avez dit, je vous assure.

M. de Longueville regarda sa danseuse avec un étonnement plein de perspicacité. Un soupçon entra dans son âme. Il interrogea successivement les yeux de son frère et de sa partenaire; et alors, devinant tout, il

pressa ses mains l'une contre l'autre; puis, levant les yeux au plafond, il se mit à rire, et dit:

— Je ne suis qu'un sot!... Vous êtes la plus belle personne du bal... mon frère vous regarde à la dérobée, il danse malgré la fièvre, et vous feignez de ne pas le voir. — Faites son bonheur, dit-il, en la reconduisant auprès de son vieil oncle; je n'en serai pas jaloux; mais je tendrai mon cœur à deux mains en vous nommant: — Ma sœur...

Cependant les deux amants devaient être aussi inexorables l'un que l'autre pour eux-mêmes.

Vers les deux heures du matin, l'on servit un ambigu<sup>26</sup> dans une immense galerie où les tables avaient été disposées comme chez un restaurateur, de manière à laisser les personnes d'une même coterie libres de se réunir.

Par un de ces hasards qui arrivent toujours aux amants, mademoiselle de Fontaine se trouva placée à une table voisine de celle autour de laquelle se mirent les personnes les plus distinguées de la fête, et Maximilien faisait partie de ce groupe. Emilie prêta une oreille attentive aux discours tenus par ses voisins, et alors elle put entendre une de ces conversations qui s'établissent si facilement entre les dames de trente ans et les jeunes gens qui ont les grâces et la tournure de Maximilien Longueville.

L'imprudencier du jeune banquier était une duchesse napolitaine, dont les yeux lançaient des éclairs, et dont la peau blanche avait l'éclat du satin. L'intimité que le jeune Longueville affectait d'avoir avec elle blessa d'autant plus mademoiselle de Fontaine qu'elle venait de rendre à son amant vingt fois plus de tendresse qu'elle ne lui en portait jadis.

— Oui, monsieur, dans mon pays, le véritable amour sait faire toute espèce de sacrifices, disait la duchesse en minaudant.

— Vous êtes plus passionnées que les Françaises, dit Maximilien dont le regard enflammé tomba sur Emilie. Elles sont toute vanité.

— Oh! monsieur, reprit la jeune fille avec vivacité, cela est fort mal de calomnier sa patrie. Le dévouement est de tous les pays.

— Croyez-vous, mademoiselle, reprit l'Italienne avec un sourire sardonique, qu'une Parisienne soit capable de suivre partout celui qu'elle aimerait?

— Ah! entendons-nous, madame! On va dans un désert y habiter une tente, mais aller s'asseoir dans un comptoir!...

Elle acheva sa pensée en laissant échapper un geste de dégoût.

Ce fut ainsi que l'influence exercée sur Emilie par une funeste éducation tua deux fois son bonheur naissant, et lui fit manquer toute son existence. La froideur apparente de Maximilien et le sourire d'une femme lui arrachèrent un de ces sarcasmes cruels dont elle ne se refusait jamais la perfide jouissance.

— Mademoiselle, lui dit à voix basse M. Longueville à la faveur du bruit que firent les dames en se levant de table, personne ne formera des vœux plus ardents que les miens pour votre bonheur. Permettez-moi de vous donner cette assurance en prenant congé de vous; car, dans quelques jours, je partirai pour l'Italie.

— Avec une duchesse, sans doute?

— Non, mademoiselle, mais avec une maladie mortelle peut-être.

— N'est-ce pas une chimère?... demanda Emilie en lui lançant un regard inquiet.

— Non, dit-il, il y a des blessures qui ne se cicatrisent jamais...

— Vous ne partirez pas!... dit l'impérieuse jeune fille en souriant.

— Je partirai, reprit gravement Maximilien.

— Vous me trouverez mariée au retour... Je vous en prévient!... dit-elle avec coquetterie.

— Je le souhaite.

— L'impudent! s'écria-t-elle, se venge-t-il assez cruellement!...

Quinze jours après, M. Maximilien Longueville, deux fois millionnaire, partit avec sa sœur Clara pour les chaudes et poétiques contrées de la belle Italie, laissant mademoiselle de Fontaine en proie aux plus violents regrets.

Épousant la querelle de son frère, le jeune et sémillant secrétaire d'ambassade tira une vengeance éclatante des dédains d'Emilie en publiant les motifs de la rupture des deux amants, et en rendant avec usure à son ancienne dansense les sarcasmes qu'elle avait jadis lancés. Il fit souvent sourire plus d'une excellence, quand il peignait la belle ennemie des comptoirs, l'amazone qui prêchait une croisade contre les banquiers, la jeune fille dont l'amour s'était évaporé devant un demi-tiers de mousse-line. C'était un feu d'artifice continu. Aussi le comte de Fontaine fut-il obligé d'user de tout son crédit pour faire obtenir à M. Auguste Longueville une mission en Russie, afin de soustraire sa fille au ridicule que son jeune persécuteur versait à pleines mains sur elle.

Bienôt le ministère fut obligé de lever une conscription de pairs, pour soutenir les opinions aristocratiques qui chancelaient dans la noble chambre à la voix puissante d'un illustre écrivain<sup>27</sup>. M. Longueville fut

26. « Repas où l'on sert à la fois les viandes et le dessert » (*Littré*).

27. Allusion à Charcaubrand. Voir note 10, p. 280.

nommé pair de France et vicomte. M. de Fontaine obtint aussi la pairie, récompense due à sa fidélité pendant les mauvais jours, ainsi qu'à son nom historique, qui manquait à la chambre héréditaire.

Ce fut vers cette époque que mademoiselle de Fontaine, âgée de vingt-deux ans, se mit à faire de sérieuses réflexions sur la vie. Elle changea insensiblement de ton et de manières. Au lieu de s'exercer à dire des méchancetés à son oncle, elle lui prodigua les soins les plus affectueux. Elle lui apportait sa béquille avec une persévérance de tendresse qui faisait rire les plaisants. Elle lui offrait le bras, allait dans sa voiture, et l'accompagnait dans toutes ses promenades. Elle lui persuada même qu'elle n'était point incommodée par l'odeur de la pipe, et lui lisait sa chère *Gazette de France* au milieu des bouffées que le malicieux main lui envoyait à dessein. Elle apprit le piquet pour faire la partie du vieux comte. Enfin cette jeune personne si fantasque écoutait avec une attention miraculeuse les récits que son oncle racontait périodiquement, soit du combat de *la Belle-Poule*, soit des manœuvres de *la Ville-de-Paris*, de la première expédition de M. de Suffren, ou de la bataille d'Aboukir<sup>28</sup>.

Quoique le vieux marin eût souvent dit qu'il connaissait trop sa longitude et sa latitude pour se laisser capurer par une jeune corvette, un beau matin, les salons de Paris apprirent que mademoiselle de Fontaine avait épousé le comte de Kergratouët.

La jeune comtesse donna des fêtes splendides pour s'étourdir; mais elle trouva sans doute le néant au fond de ce tourbillon dont le luxe cachait imparfaitement le vide et le malheur de son âme souffrante; car, la plupart du temps, sa belle figure exprimait une douce mélancolie. Émilie paraissait pleine d'attentions et d'égards pour son vieux mari, qui, souvent, en s'en allant dans son appartement le soir au bruit d'un joyeux orchestre, disait en riant à ses vieux camarades qu'il ne se reconnaissait plus, et qu'il ne croyait pas qu'à l'âge de soixante-quinze ans il dût s'embarquer comme pilote sur LA BELLE ÉMILIE.

Du reste, la conduite de la comtesse était empreinte d'une telle sévérité de moeurs, que la critique la plus clairvoyante n'avait rien à y reprendre. L'on pensait que le contre-amiral s'était réservé le droit de disposer de sa fortune pour enchaîner plus fortement sa femme; mais cette supposition faisait injure à l'oncle et à la nièce. L'attitude des

deux époux était même si savamment calculée, qu'il devint presque impossible aux plus malicieux observateurs de pouvoir deviner si le vieux comte traitait sa femme en amant ou en père. On lui entendait dire souvent qu'il avait recueilli sa nièce comme une naufragée, et que, jadis, sur son vaisseau, il n'avait jamais abusé de l'hospitalité quand il lui arrivait de sauver un ennemi de la fureur des orages. Bientôt la comtesse de Kergratouët rentra insensiblement dans une obscurité qu'elle semblait désirer, et Paris cessa de s'occuper d'elle.

Deux ans après son mariage, elle se trouvait plus brillante qu'en aucun jour passé au milieu des antiques salons du faubourg Saint-Germain, où son caractère, digne des anciens temps, était admiré, lorsque tout à coup la voix sonore d'un laquais annonça M. le vicomte de Longueville. Heureusement pour la comtesse qu'elle était enseveli dans un coin du salon et occupée à faire le piquet de l'évêque de Persépolis, alors son émotion ne fut remarquée de personne.

En tournant la tête, elle avait vu entrer M. Maximilien dans tout l'éclat de la jeunesse. La mort de son père et celle de son frère, tué par l'inclémence du climat de Pétersbourg, avaient posé sur cette tête ravissante les plumes héréditaires du chapeau de la pairie. Son immense fortune égalait ses connaissances et son mérite. La veille même, sa jeune et bouillante éloquence avait éclairé la sagesse législative de l'assemblée. En ce moment, il apparaissait à Émilie comme un ange de lumière. Il était libre et paré de tous les dons que la triste comtesse avait rêvés pour son idole. Le vicomte était l'orgueil des salons et l'objet des soins de toutes les mères qui avaient des filles à marier. Il était réellement doué des vertus qu'on lui supposait en admirant sa grâce; et, plus que toute autre, Émilie savait qu'il possédait cette fermeté de caractère qui, dans un mari, est un gage de bonheur pour une femme.

Tournant alors les yeux sur l'amiral, qui, selon son expression familière, paraissait devoir tenir encore longtemps sur son bord, elle jeta un regard de résignation douloureuse sur cette tête grise. Elle revit en un coup d'œil les erreurs de son enfance pour les condamner, soupçonna, maudit les lingères, et M. de Persépolis lui dit en ce moment avec une certaine grâce épiscopale :

— Ma belle dame, puisque vous avez écarté le roi de cœur, j'ai gagné; mais ne regrettez pas votre argent, je le donnerai à mes petits séminaires.

28. La frégate *La Belle-Poule*, célèbre depuis son succès en 1778, au large de Roscoff contre un navire anglais. C'est le 21 mars 1781, que l'amiral de Grasse, sur *La Ville de Paris*, quitta Brest pour l'Amérique, tandis que Pierre-André de Suffren prend la direction de l'Inde avec une flotte. Le 1<sup>er</sup> août 1798, Nelson détruit la flotte française à Aboukir. Bonaparte est bloqué en Égypte.